

## Ben Marcus Les mots qui tuent

Et si le langage devenait le vecteur d'une maladie mortelle ? « L'Alphabet de flammes », roman terrible et poignant de l'écrivain américain



RAPHAËLLE LEYRIS

Selon toute logique, *L'Alphabet de flammes* ne devrait pas exister – et ce serait terriblement dommage. Samuel, son narrateur, vit en effet dans un monde où le langage, qu'il soit oral ou écrit, chuchoté, crié ou lu, est devenu un poison pour les humains. Conversation, lecture et écriture possèdent des propriétés létales. Alors, tout au long de ce roman très original, qui emprunte au thriller et à la science-fiction autant qu'à la linguistique et à la philosophie, on s'interroge. Comment se fait-il que Samuel ait été en mesure d'écrire le texte que nous avons sous les yeux ? L'explication arrivera dans les toutes dernières pages ; elle n'a pas grand-chose à voir avec un happy end. Elle est même terrible, douloureux point d'orgue à un livre qui ne cesse de malmener le lecteur, de lui broyer le cœur, de lui faire engranger des réserves de cauchemars ou de lui injecter des doses d'angoisse. Effaré qu'un écrivain parvienne à déclencher chez lui de pareilles réactions sans avoir recours à la facilité, celui-ci ne songe pas une seconde à lâcher le livre en cours de route.

Au début de *L'Alphabet de flammes*, seuls les mots des enfants se révèlent toxiques. Babil, paroles aimables ou sarcasmes d'adolescents ont le même effet : tuer les parents à petit feu. Provoquer fièvres, haut-le-cœur, « intolérable compression de la poitrine et des hanches », engourdissement des fonctions vitales et rétrécissement du visage. Longtemps, les adultes n'ont pas voulu voir que leur mal était causé par la chair de leur chair, ces créatures dont ils collectaient les bons mots, chérissaient les poèmes d'école, enregistraient la voix – tout ce « matériel putride » dont ils se repaissaient. Un jour, ils n'ont plus eu le choix. Il a fallu

quitter leur progéniture, la mettre en quarantaine. Et puis l'épidémie s'est étendue aux échanges entre adultes. Après avoir dû laisser sa fille, Esther, dangereuse pour lui, et sa femme, Claire, presque morte, Samuel s'est retrouvé à travailler, mi-prisonnier, mi-volontaire, dans un étrange laboratoire, à la recherche d'un alphabet qui rendrait tolérable une forme de langage. Incapable de se résigner à la situation : « Nous étions devenus une espèce de bétail émotif », note-t-il. « Nos visages, sans la pratique du langage, s'étaient atrophiés en de lâches masques porcins. »

L'atmosphère de cette apocalypse silencieuse emprunte autant à David Lynch (on trouve ainsi un personnage de « méchant » aux multiples avatars) qu'au grand écrivain britannique J. G. Ballard (violence enfantine, élaboration d'un monde très légèrement futuriste, invention de lieux et d'objets aux propriétés

**L'atmosphère de cette apocalypse silencieuse emprunte autant à David Lynch qu'à l'écrivain J. G. Ballard. Le tout rehaussé d'une dose d'humour**

mystérieuses, comme les cabanes dans lesquels les juifs du courant « reconstructionniste » se retrouvent pour écouter des sermons à travers la terre...). Le tout rehaussé d'une dose d'humour, dans la première partie du roman, pour décrire les rapports entre Samuel, sa femme et leur fille, modèle d'adolescente insolente et diaboliquement futée, pas du tout décidée à céder d'un pouce à ses parents sous prétexte qu'ils sont malades.

Cet assemblage hétéroclite d'une grande beauté, avec son aura de dévastation, constitue l'univers de Ben Marcus.

Né en 1968, professeur d'écriture à l'université Columbia (New York), il est vénéré par de nombreux amoureux de l'expérimentation depuis son entrée en littérature en 1995 avec *The Age of Wire and String* (« L'âge du fil et de la corde », non traduit), auquel succéda *Le Silence selon Jane Dark* (Cherche-Midi, 2006). Si *L'Alphabet de flammes* reprend certains motifs et thématiques de ce précédent texte (la mère du narrateur, nommé Ben Marcus, appartenait à une secte « silentiste » cherchant à éliminer la parole et le mouvement), l'auteur a laissé de côté la dimension la plus formelle et avant-gardiste de son travail pour composer ce roman soutenu par une intrigue, et même une forme de suspense. Il ne se prive pas d'allusions bibliques, ésotériques ou philosophiques savantes, mais il y a quelque chose de très concret dans sa manière de questionner le langage et ses effets, d'imaginer un monde dépourvu de mots, ses conséquences sur les échanges interpersonnels autant que sur l'intimité de chacun (« Sans langage, ma vie intérieure, si une telle expression indique encore quelque chose, relevait de l'anecdote, du ouï-dire, et encore », affirme Samuel).

Mais *L'Alphabet de flammes* touche intensément parce qu'il est une fable à la fois cruelle et déchirante sur la famille. Sur la souffrance que l'on est prêt à supporter venant de ceux qui la composent, et celle que l'on est prêt à infliger pour les préserver. Sur le désir obstiné de transmission et sur l'impossibilité de celle-ci. Si le roman – le premier publié par les toutes nouvelles éditions du Sous-Sol – semble dépourvu d'espoir, il en laisse brûler au moins un chez le lecteur. Voir Ben Marcus démontrer à nouveau les puissants effets du langage et de la littérature. ■

L'ALPHABET DE FLAMMES, (*The Flame Alphabet*) de Ben Marcus, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Thierry Decottignies, Le Sous-Sol, 344 p., 22 €.

2/3

► **Dossier**  
Michel Foucault, trente ans après sa mort, apparaît plus vivant que jamais



4

► **Littérature française**  
Hélène Giannecchini, Cédric Morgan

5

► **Littérature étrangère**  
Zadie Smith, Leon Leyson

6

► **Histoire d'un livre**  
*Devenirs du roman (volume II). Ecritures et matériaux*, chez Inculte



8

► **Le feuilleton**  
Eric Chevillard rend hommage à Gaétan Soucy



9

► **Polar**  
Craig Johnson refroidit la chasse à l'homme

10

► **Entretien**  
Eric Jennings, pour *La France libre fut africaine*

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

## Michel Foucault, le plaisir d'être soi

Ce qui définit l'Occident, disait Michel Foucault, c'est une certaine manière de conjuguer le sexe et la vérité. Mais il faut se garder, ajoutait le philosophe, d'envisager ce lien sous le seul angle de l'interdit ou du refoulement. Ici, il s'agit au moins autant d'expression que de répression, car chacun d'entre nous se cherche à travers le sexe : « *A lui de nous dire ce qu'il en est de nous* », résumait Foucault dans les colonnes du *Monde* en 1976.

Deux ans plus tard, Foucault illustre encore une fois cette idée en publiant le témoignage d'un hermaphrodite : *Herculine Barbin dite Alexina B.*, souvenirs d'une « petite provinciale française au sexe incertain », éduquée dans un pensionnat religieux, et qui s'est suicidée en 1868, à Paris, après être devenue un homme pour l'état civil. Ce superbe texte autobiographique se trouve aujourd'hui réédité avec divers documents historiques, une postface du sociologue Eric Fassin et la préface que Foucault avait rédigée pour la traduction américaine (Gallimard, 272 p., 19,50 €).

Ce qui frappe, à la lecture de ce texte, c'est que Foucault, selon son habitude, déjoue le rôle politique qu'on voudrait lui faire endosser. Loin de décrire Herculine comme la pure victime du pouvoir (assignation médicale ou inquisition juridique), il fait d'elle un sujet authentique, continuellement en quête de son « vrai sexe ».

Commentant de façon magnifique cette quête identitaire et la forme littéraire qu'elle revêt, il rend justice à sa portée tout ensemble existentielle et politique. Trente ans après sa mort, en 1984, cette attention au sexe comme fantasme identitaire, mais aussi comme ardente volonté de savoir, est l'un des héritages les plus vivants du philosophe. En témoigne le dossier que nous consacrons aux parutions marquant cet anniversaire (*lire pages 2 et 3*) : commentée à travers le monde entier, l'œuvre de Foucault ne fait pas qu'éclairer la place croissante des « politiques sexuelles » au sein de notre actualité, elle en montre également les ambivalences. « *Avons-nous vraiment besoin d'un vrai sexe ?* », s'interrogeait Foucault, ce philosophe qui posait des questions aujourd'hui devenues nôtres, ce penseur qui demeure pour nous comme un recours, comme la possibilité d'un engagement où la vérité se fait plaisir. ■

Trente ans après sa mort, en 1984, cette attention au sexe comme fantasme identitaire, mais aussi comme ardente volonté de savoir, est l'un des héritages les plus vivants du philosophe.

En témoigne le dossier que nous consacrons aux parutions marquant cet anniversaire (*lire pages 2 et 3*) : commentée à travers le monde entier, l'œuvre de Foucault ne fait pas qu'éclairer la place croissante des « politiques sexuelles » au sein de notre actualité, elle en montre également les ambivalences. « *Avons-nous vraiment besoin d'un vrai sexe ?* », s'interrogeait Foucault, ce philosophe qui posait des questions aujourd'hui devenues nôtres, ce penseur qui demeure pour nous comme un recours, comme la possibilité d'un engagement où la vérité se fait plaisir. ■

► **Mots de passe**  
Stephen King, le maître de l'horreur, publie *Joyland*. Excellente occasion de caractériser, en quelques mots-clés, l'essence de son imaginaire



Le philosophe, mort il y a trente ans, se révèle plus que jamais le penseur du corps et du sexe, comme en témoigne son cours au Collège de France de 1981 – parmi de nombreuses autres publications

# Vitalité de Michel Foucault

ELISABETH ROUDINESCO

Trente ans après sa mort, Michel Foucault (1926-1984) est célébré dans le monde entier. Auteur d'un enseignement très riche, qui porte autant sur la critique des normes et des institutions que sur l'histoire des prisons, de la médecine, de la folie ou de la sexualité, ce philosophe-historien plaît aux libéraux, aux sociaux-démocrates, aux érudits et aux rebelles de tous bords. Les uns et les autres voient en lui, tour à tour, un ardent défenseur de l'invention de soi, un généreux réformiste, un somptueux commentateur des textes de l'antiquité greco-latine et, enfin, un brillant militant de la cause des minorités. En bref, l'œuvre foucauldienne est plus que jamais à l'ordre du jour, comme en témoigne la publication du cours délivré au Collège de France entre janvier et avril 1981, sur la subjectivité et la liberté.

En 1980, Foucault éprouve un plaisir extrême à enseigner aux États-Unis, et notamment à l'université de Berkeley sur la Côte ouest, où des étudiants de plus en plus nombreux viennent l'écouter. Il découvre alors que l'homosexualité peut être vécue comme une création ou un « *souci de soi* », et non pas comme la révélation d'un désir honteux. Personne ne sait encore qu'une nouvelle peste va bientôt se déclarer : l'épidémie du sida.

Et c'est dans ce contexte de grand bonheur que Foucault transforme son approche de l'histoire de la sexualité. Tout a commencé en 1976 avec la publication d'un ouvrage portant sur le XIX<sup>e</sup> siècle, *La Volonté de savoir* (Gallimard), auquel il veut donner une suite afin de mettre à jour une « *archéologie de la psychanalyse* », centrée sur l'étude des hystériques, des pervers, des populations et des races.

Cependant, en 1979, il a renoncé à passer du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle pour effectuer un retour aux « *techniques* » chrétiennes de la pénitence, de l'aveu et du sacrifice, dont il fait remonter l'origine à la conversion de Tertullien, introducteur, à la fin du II<sup>e</sup> siècle, du dogme trinitaire (*Du gouvernement des vivants*, EHESS/Gallimard/Seuil, 2012). C'est de cette époque que découlait, selon lui, l'idée de contraindre les sujets à dire le vrai sur leurs états d'âme, modèle dont hérita la psychanalyse. A la suite de ce face-à-face avec la morale chrétienne, Foucault décide de tisser un lien entre ces « *techniques* » chrétiennes et celles de l'époque païenne tardive.

D'où l'élaboration du cours aujourd'hui publié, *Subjectivité et*

*vérité* – parfaitement édité, annoté et présenté par Alessandro Fontana (1939-2013) et Frédéric Gros. Foucault commente les textes des auteurs grecs et latins contemporains de la longue époque troublée de la fin de l'Empire romain (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle) : Artemidore de Daldis, déchiffreur de rêves sexuels, Antipater de Tarse et

**C'est dans un contexte de grand bonheur que l'intellectuel, en 1980, transforme son approche de l'histoire de la sexualité**

Musonius Rufus, philosophes stoïciens, Hierocles d'Alexandrie, néoplatonicien, et bien d'autres encore.

Plutôt que de les citer chronologiquement, il compare leurs écrits pour montrer comment se développent, avant le passage au christianisme, de nouvelles formes de rapport à soi et aux autres. Et il en déduit qu'il faut sortir d'un lieu commun consistant à attribuer au paganisme une morale tolérante auquel le christianisme aurait mis fin.

Loin d'opposer paganisme et christianisme, il soutient donc

que les stoïciens des deux premiers siècles de notre ère inventèrent une éthique sexuelle fondée sur la nécessité d'accomplir des actes de plaisir et de jouissance – les *aphrodisia* – dont les violences et les excès, émanant d'une mécanique naturelle, devaient être maîtrisés sous peine

d'entraîner le sujet vers sa destruction.

Mais encore fallait-il distinguer la « *bonne sexualité* » de la mauvaise, afin d'établir une hiérarchie des plaisirs. Et Foucault de démontrer que celle-ci résidait pour les stoïciens dans la valorisation du mariage monogame,

regardé comme un art de vivre supérieur à tous les autres. A cet égard, l'acte sexuel entre conjoints mariés occupait la place la plus élevée dans la hiérarchie des valeurs : il renforçait la prospérité du foyer et assurait la survie de la cité. L'homme libre et adulte incarnait un principe actif et, à ce



## Une pensée mise à l'épreuve

QUEL LIEN ENTRE Daniel Defert, dont paraissent aujourd'hui de passionnants entretiens, et la vingtaine de jeunes philosophes réunis par Hervé Oulc'hen dans un ouvrage collectif intitulé : *Usages de Foucault* ? Le premier fut l'un de ses proches : il le rencontra dès 1960 et fut son compagnon jusqu'à sa mort ; les seconds, très jeunes pour certains, doctorants ou maîtres de conférences, incarnent aujourd'hui le renouveau des études sur Foucault. Bien qu'ayant entamé une carrière de chercheur en sociologie, Daniel Defert convertit sa recherche en une action militante avec la création du Groupe d'information sur les prisons en 1971 et la création de l'association de lutte contre le sida Aides, trois mois seulement après le décès de Foucault, en 1984 ; pour les universitaires qui n'ont pas directement connu Foucault (sauf exception), son œuvre est désormais incontournable dans quelques grands domaines : les liens entre psychiatrie et univers carcéral, la « *gouvernementalité* », les formes de subjectivité, les discours sur la sexualité...

Mais pour eux comme pour Daniel Defert, il s'agit de déclasser Foucault, de travailler avec Foucault plutôt que sur ses œuvres. Car, en dépit de l'écart de génération et de carrière, tous ont en commun la notion d'*usage*, ainsi que le souci de mettre à l'épreuve la pensée de Foucault afin d'en mesurer la fécondité.

Foucault lui-même n'a cessé de tirer profit d'archives à visée pratique, traités de médecine, rapports de police ou manuels de sexologie, de l'Antiquité jusqu'à la période moderne ; aussi s'est-il préoccupé, plus que n'importe quel autre intellectuel, de l'« *utilisabilité* » de ses livres par ses propres lecteurs, comme le souligne Thomas Bénatouil dans *Usages de Foucault*. Fidèles à ce souci pratique, quelques contributeurs n'hésitent pas à remettre en cause certaines analyses du philosophe, au sujet de l'école ou de la violence politique. Mais cela sans jamais invalider l'actualité de sa pensée : Christian Laval y puise ainsi une analyse du néolibéralisme comme nouvel art de façonner les sujets en généralisant la « *forme-entreprise* » à tous les aspects de l'existence, et Philippe Artières

renouvelle la notion d'« *infamie* » en évoquant une Rome ignorée des touristes, celle des vendeurs à la sauvette, des mendiants ou des prostituées...

### Parcours militant

Telle fut aussi l'expérience de Daniel Defert, pour qui le quotidien des prisonniers était un savoir disponible, archivé puis diffusé, destiné à révéler aux individus soumis au système répressif qu'ils sont de véritables acteurs politiques. « *Au fond, c'est cela la réalité : le savoir muet que les gens ont.* » Mieux que le récit de son étonnant parcours militant, cette formule illustre l'extraordinaire capacité que Daniel Defert eut d'*agir* la pensée de Foucault, d'en explorer concrètement les usages. En témoigne la lettre qu'il adressa le 25 septembre 1984 à quelques amis afin de leur dire que les homosexuels doivent viser plus loin que la libération sexuelle, autrement dit affronter leur rapport « *à la maladie, l'invalidité et la mort* » pour faire émerger d'autres « *intensifications affectives* ». Ou encore sa défense, au sein d'Aides, de l'« *expertise des malades* », de leur vécu dans sa

dimension individuelle et sociale, grâce aux groupes de parole ou au soutien à domicile, alors que la technicité de la médecine et les enjeux économiques et politiques soulevés par la maladie menaçaient de les déposséder... Il y a là autant de gestes revendiqués par Daniel Defert comme un héritage foucauldien.

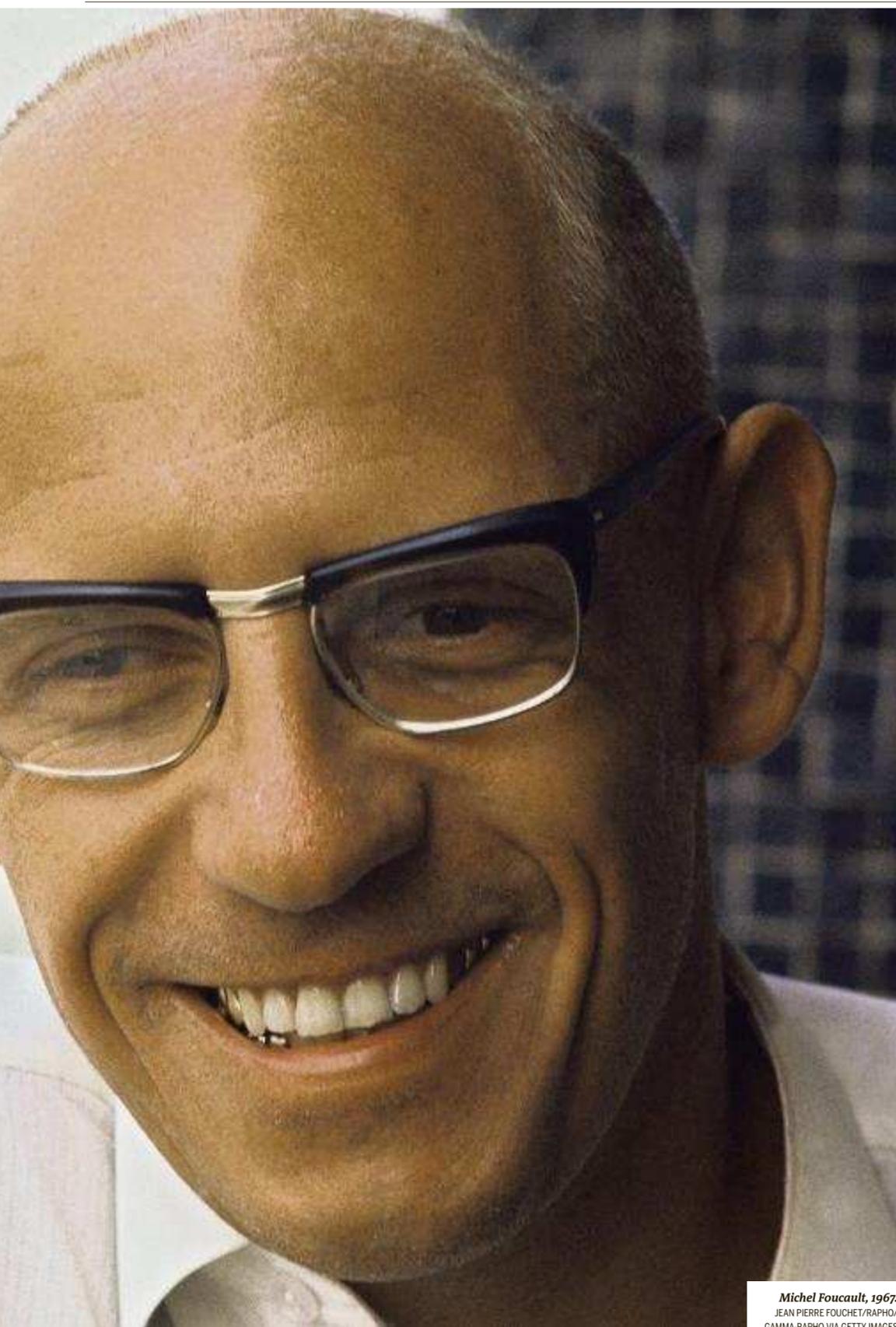
L'histoire des luttes menées par Daniel Defert n'est vieille que de quelques décennies. Elle apparaît pourtant déjà comme une expérience dont nous aurions oublié l'urgence et négligé les ressources pratiques. A ce titre, l'ancien compagnon de Michel Foucault est un témoin capital, garant du fait que « *toute l'histoire du sida est une histoire politique* ». Même lorsque son discours paraît plus ambigu, au sujet notamment de la disparition de Foucault (qui n'écrivit jamais un mot sur la maladie dont il mourut) ou de leur vie commune. « *Nous avons vécu très ouvertement avec Foucault pendant près de vingt-cinq ans, c'était très clair pour tout le monde* », se défend Defert ; mais que signifie ici « *tout le monde* » : le grand public ou un cercle parisien ? Le propos peut même

devenir plus polémique, comme lorsque Defert évoque le rôle joué par le commerce gay dans la propagation du sida avec la « *complicité* », écrit-il, d'une société qui tolère les lieux de « *promiscuité sexuelle* » tout en interdisant aux homosexuels de manifester leurs liens affectifs. Mais si cette charge peut heurter, elle donne également à penser, et Daniel Defert se montre, comme les philosophes réunis autour d'Hervé Oulc'hen, paradoxalement fidèle à Foucault, dont *L'Histoire de la sexualité* prenait à contre-pied les discours sur la libération sexuelle. Sous les meilleures intentions, ce sont bien toujours les mécanismes de pouvoir qu'il s'agit de débusquer. ■

JEAN-LOUIS JEANNELLE

USAGES DE FOUCAULT, sous la direction d'Hervé Oulc'hen, avant-propos de Guillaume le Blanc, PUF, « *Pratiques théoriques* », 406 p., 29 €.

UNE VIE POLITIQUE. ENTRETIENS AVEC PHILIPPE ARTIÈRES ET ERIC FAVREAU, de Daniel Defert, Seuil, 366 p., 22 €.



Michel Foucault, 1967.  
JEAN PIERRE FOUCHET/RAPHO/  
GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

## « Les historiens français ont un rapport très complexe, et complexé, à l'œuvre de Foucault »

« Une histoire au présent » fait le point sur l'apport du philosophe à la discipline. Blaise Dufal, coauteur de l'ouvrage, en précise les contours

### ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR  
NICOLAS OFFENSTADT

**M**édiéviste, enseignant à l'université d'Aix-Marseille, Blaise Dufal vient de publier, en codirection avec Damien Boquet et Pauline Labey, *Une histoire au présent. Les historiens et Michel Foucault*, stimulant ouvrage sur le travail contemporain des historiens avec l'œuvre du philosophe. Entretien.

**Votre volume s'ouvre par une analyse serrée des apports de Michel Foucault à l'histoire de la sexualité dans l'Antiquité. Plus généralement, comment évaluez-vous le rôle qu'a joué Foucault dans le développement de l'histoire des sexualités, dans l'histoire des corps ?**

La place de l'œuvre de Michel Foucault dans les études sur les corps et les sexualités est centrale à l'échelle internationale. Mais cette centralité ne doit pas donner l'impression que Foucault a inventé ces questions : il s'inscrit plutôt pleinement dans un moment de développement de courants intellectuels et politiques portant ces interrogations, notamment aux Etats-Unis dès les années 1960. L'apport de Foucault est à la fois de proposer de grandes hypothèses, dans le temps long de l'histoire, qui bousculent les récits existants, et de forger un vocabulaire permettant de décrire les rapports entre pouvoirs et sexualités. Il s'agit d'un impact scientifique et public, avec *Histoire de la sexualité* (Gallimard, 1976-1984), mais aussi d'une influence plus large et diffuse. Néanmoins, cette centralité intellectuelle a en partie été masquée par un certain ostracisme académique en France, dans les années 1980-2000, à l'égard de l'œuvre de Foucault.

**Justement, les historiens n'ont pas été les plus ouverts...**

Les historiens français ont un rapport très complexe, et complexé, à l'œuvre de Michel Foucault, ce qui tranche avec d'autres traditions historiographiques plus accueillantes. Plusieurs attitudes peuvent être distinguées. D'une part, une approche érudite et positiviste. Les historiens se positionnent alors dans un régime de véridiction, accusant Foucault de faillir à tel ou tel endroit de son propos, ce qui invaliderait l'ensemble. Comme si les historiens ne faisaient jamais d'erreur. Ils mettent aussi en cause son choix sélectif des sources, comme si les historiens ne sélectionnaient jamais leurs sources... Un deuxième type de rapport entre les historiens et Foucault (que l'on retrouve chez Roger Chartier ou, plus récemment, chez Olivier Boulnois) tient dans la mise à l'épreuve des hypothèses de Foucault, non pas pour les défendre ou pour les contredire, dans une obsession de la figure d'autorité, mais pour en faire une modalité, parmi d'autres, de recherche, pour en faire un interlocuteur qui ouvre des chemins. Mais il faut bien reconnaître qu'un troisième type d'attitude est majoritaire dans le monde académique français : il consiste en une indifférence, une ignorance, une méfiance lointaine à l'égard de Foucault comme à l'égard de la philosophie ou des autres sciences humaines et sociales.

**Votre propre contribution commence par une fine analyse de la photo de couverture du livre, où l'on voit Foucault au Musée Rodin, en 1984, devant « Les Bourgeois de Calais » (qui rap-**

**pelle un épisode de la guerre de Cent Ans) : lui est un peu lointain, eux très expressifs : une « allégorie des rapports de Michel Foucault avec les historiens », dites-vous. En quoi ?**

Le trouble provoqué par cette photo met en avant le décalage entre, d'un côté, un Foucault qui se dit historien quand il parle aux philosophes et philosophe quand il parle aux historiens, un Foucault qui conçoit son œuvre comme des séries d'explosifs visant à dynamiter les champs disciplinaires, un Foucault qui, sur le fond, est très combatif, mais sur l'image très détaché et distancié ; et, de l'autre, des historiens, qui se conçoivent et veulent se représenter comme une communauté harmonieuse, et qui sont individuellement et collectivement tourmentés, comme les bourgeois de Calais figurés par Rodin. Les différents personnages du groupe sculpté constituent alors une typologie de différents profils de producteur de savoir, mettant en avant les corps différenciés des intellectuels.

**Cette pluralité se retrouve aussi dans votre ouvrage : les « usages de Foucault » que vous proposez sont très différenciés, selon les époques et les problèmes posés. Qu'est-ce qui vous unit, au fond, dans ce travail, avec Foucault ? Est-ce une affaire de génération ?**

Effectivement, *Une histoire au présent* ne vise pas à proposer un mode d'emploi univoque de l'œuvre de Foucault à destination des historiens, ce qui serait illusoire. Il s'agit de mettre en avant les multiples formes de pratiques d'un dialogue intellectuel entre un historien et certains textes du philosophe, de faire part de différentes expérimentations scientifiques avec Foucault. L'unité de l'ouvrage tient justement au rejet d'une approche purement érudite du dialogue interdisciplinaire et au développement d'approches plus décomplexées du texte foucauldien, qui devient un véritable interlocuteur personnel. C'est en partie sans doute une question de générations désormais marquées par la publication des cours au Collège de France, qui modifient de manière décisive les contours de l'œuvre foucauldienne et qui sont beaucoup mobilisés dans cet ouvrage. ■

UNE HISTOIRE AU PRÉSENT. LES HISTORIENS ET MICHEL FOUCAULT, sous la direction de Damien Boquet, Blaise Dufal et Pauline Labey, CNRS Editions, « alpha », 374 p., 25 €.

### A lire aussi

Michel Foucault. *Un héritage critique*, sous la direction de Jean-François Bert et Jérôme Lamy, CNRS Editions, 410 p., 25 €.

Michel Foucault. *Une pensée du corps*, d'Arianna Sforzini, PUF, « Philosophies », 160 p., 14 €.

Abécédaire Foucault, d'Alain Brossat, Demopolis, 360 p., 25 €.

Michel Foucault. *Le pouvoir et la bataille*, de Philippe Chevallier, PUF, 114 p., 12 € (nouvelle édition).

Lire « Les Mots et les Choses » de Michel Foucault, de Philippe Sabot, PUF, « Quadrige manuels », 240 p., 16 € (réédition).

titre, il pouvait fort bien, même marié, entretenir des relations avec un esclave mâle, mais jamais avec une femme mariée, propriété d'un autre homme.

Dans cette perspective, les actes sexuels étaient savamment codifiés et Foucault les analyse avec brio à partir du grand texte d'Artémidore, *l'Oneirokritès*, celui-là même que Freud affectionnait au point de le relire sans cesse. Artémidore considérait que chaque espèce animale n'avait qu'un seul mode de « conjonction » : les femelles du cheval, de la chèvre et du bœuf sont couvertes par l'arrière, disait-il, tandis que les vipères, les colombres et les belettes font l'amour avec la bouche. Les femelles du poisson recueillent le sperme répandu dans l'eau par les mâles. Quant aux humains, eux aussi soumis à l'ordre naturel du monde, ils obéissent à un principe intangible : l'homme recouvre la femme afin qu'elle lui donne plus de plaisir et moins de peine. L'inceste avec la mère est proscrit comme funeste, les rapports buccaux sont les pires, car ils interdisent le baiser et le partage d'un repas.

Par ailleurs, Artémidore définissait cinq catégories d'actes contre nature : les rapports sexuels avec les animaux, les cadavres, les dieux, soi-même et deux femmes.

Ainsi les Pères de l'Eglise héritèrent-ils, selon Foucault, de ce stoïcisme romain qu'ils adaptèrent ensuite à une nouvelle spiritua-

lité marquée par un contrôle par-fait du désir et des émois intimes, véritable confiscation de la sexualité au profit exclusif d'un modèle matrimonial érigé en norme.

Les textes choisis par Foucault sont d'une incroyable drôlerie et il les commente avec un humour ravageur, comme s'il découvrait en eux, trois ans avant sa mort, la genèse d'une « verbalisation de l'intime », propre à ce christianisme primitif dont il fera le sujet de son dernier livre, toujours en

**Les textes choisis pour ce cours par le philosophe sont d'une incroyable drôlerie et il les commente avec un humour ravageur**

attente de publication mais déjà fameux : *Les Aveux de la chair*.

Ce cours est traversé par la joie de découvrir une « autre histoire de la sexualité », bien antérieure à celle du XIX<sup>e</sup> siècle ; Foucault raconte avec délice les différentes variantes de la fable de l'accouplement des éléphants, reprise en boucle du II<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, autant par les stoïciens que par les chrétiens et les dévots qui en firent un « blason de la bonne sexualité conjugale », applicable à l'espèce hu-

maine : « *L'éléphant*, disait François de Sales, *ne change jamais de femelle et aime tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle il ne parie que de trois ans en trois ans, et cela pour cinq jours seulement et si secrètement que jamais il n'est vu en cet acte. Le sixième jour, il va droit à la rivière, en laquelle il se lave entièrement le corps, sans vouloir retourner au troupeau avant qu'il ne soit purifié.* »

Voilà donc de belles et honnêtes bêtes qui ne connaissent ni l'adultère ni la jalousie envers un rival et qui ne touchent plus leur conjointe une fois qu'elle a été fécondée. Ainsi pourraient se conduire les humains s'ils acceptaient de prendre pour modèle de vertu et de courage la merveilleuse vie sexuelle des éléphants. Véritable antidote au discours de la sexologie qui prétend mesurer les performances du sexe à l'aune de la longueur du pénis et de la largeur du vagin, ce cours délivre sa leçon avec une jubilation contagieuse et se lit comme une fable de La Fontaine. Foucault, décidément, n'a pas fini de nous surprendre. ■

SUBJECTIVITÉ ET VÉRITÉ. COURS AU COLLÈGE DE FRANCE (1980-1981), de Michel Foucault, édition établie, sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, par Frédéric Gros, EHESS/Gallimard/Seuil, « Hautes études », 336 p., 26 €.

## Alix Cléo Roubaud, photographe et écrivaine, est morte à 31 ans. Le beau texte que lui consacre Hélène Giannecchini, fascinée par cette artiste, conserve intacte son énigme

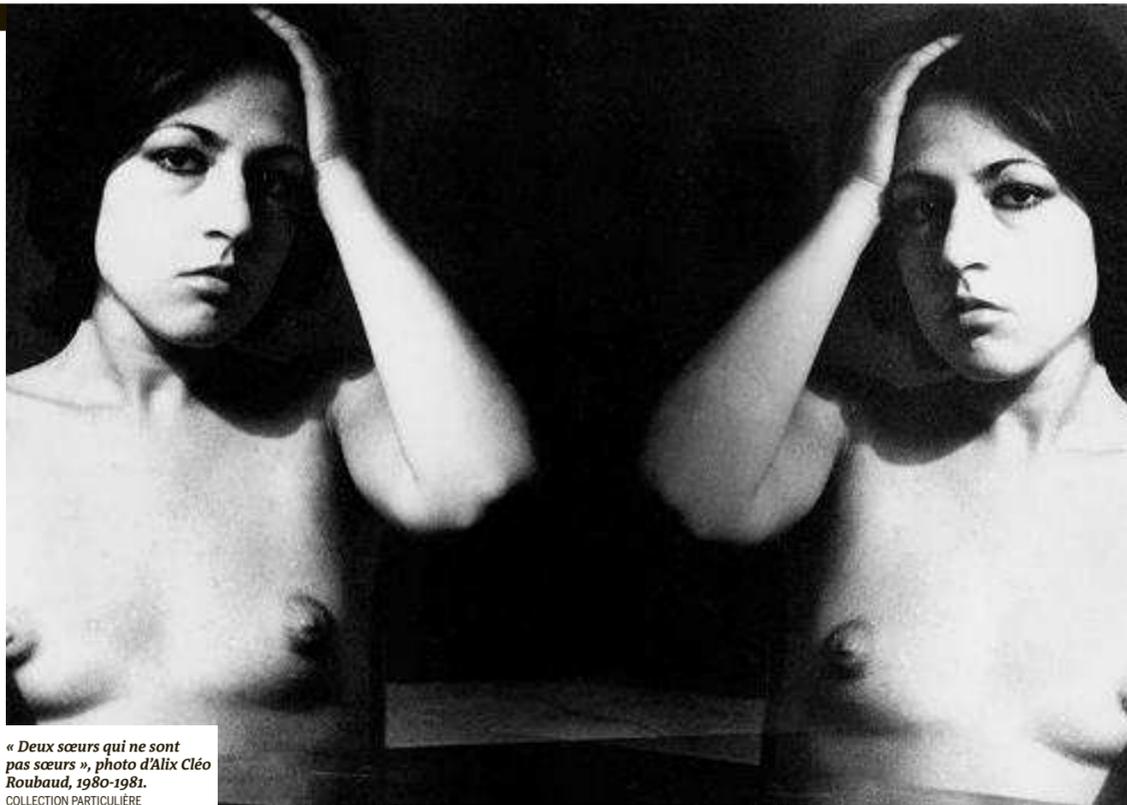
# Beaucoup plus loin que le réel

AMAURY DA CUNHA

**P**endant sa courte existence, Alix Cléo Roubaud s'est livrée à un rituel photographique obsédant : l'autoportrait.

« Pourquoi la photo ? (...) Peut-être une esthétique de la ruine... », écrivait-elle dans son journal. Sur l'un de ces clichés, son beau visage est brûlé par une lumière outrancière qui déforme les traits et surexpose sa peau. Une autre image le montre plongé dans l'ombre, au bord de la mort. L'impression est poignante, paradoxale. Comme si le spectateur assistait au même moment à l'apparition et à l'extinction d'un être. A 31 ans, le 28 janvier 1983, Alix Cléo Roubaud est morte d'une embolie pulmonaire. C'est le poète Jacques Roubaud, son mari, qui l'a trouvée, à 5 heures du matin. Comme un écho à un passage étrangement prémonitoire du journal de la jeune femme : « Je mérite la mort stupide, inutile, amoureuse. Tu me verras morte Jacques Roubaud. On viendra te chercher. Tu identifieras mon cadavre. » Photographe, écrivaine, amie intime de Jean Eustache, qui lui consacra un film en 1983 (*Les Photos d'Alix*), artiste et muse, celle dont l'époux publia une partie du journal en 1984 demeure une énigme.

Dans le beau livre qu'elle lui consacre, Hélène Giannecchini, jeune historienne de la photographie, ne cherche pas à la résoudre, mais plutôt à la traverser. Car l'auteure devine qu'elle ne trouvera aucune réponse satisfaisante à ses questions au terme du texte qu'elle définit comme « une plongée insensée dans une vie qui n'est pas la mienne, la conduite d'une enquête sans résolution ». Il ne s'agit pas d'une biographie, au sens chronologique du terme. Pour saisir les multiples facettes d'Alix, l'auteure a choisi des voies éclatées, à l'image de celle qui ne cesse de la hanter. Car, si la résolution intime est assumée (le livre est écrit à la première personne), elle ne doit pas être un obstacle à la recherche. C'est le réel perdu d'Alix Cléo Roubaud



« Deux sœurs qui ne sont pas sœurs », photo d'Alix Cléo Roubaud, 1980-1981. COLLECTION PARTICULIÈRE

que s'obstine à chercher Hélène Giannecchini. Elle doit se frotter à ce qu'il reste de son monde. Des traces, plutôt que des preuves. Retrouver des êtres qui l'ont connue, éclaircir des zones d'ombre, exhumer des lettres... Ce livre est un journal de travail, dans lequel l'auteure, face au défi de raconter une vie, ne peut passer sous silence les difficultés qui surgis-

### L'intimité de l'artiste réside moins dans sa vie privée que dans ses textes et ses images

sent. « J'avance sur une ligne de crête, prise entre les dates, (...) le trop-plein d'histoires empêche le regard », écrit-elle. L'auteure veut tout voir, en sachant bien qu'elle ne pourra rien savoir de définitif sur l'insaisissable Alix Cléo Roubaud.

Cette fascination donne lieu à de troublantes expériences.

Hélène Giannecchini se retrouve par exemple dans l'appartement où vécut Alix, à Paris, au 64, rue Vieille-du-Temple. « Derrière la porte, j' imagine qu'elle est là », écrit-elle. Depuis la mort d'Alix, la famille a laissé l'appartement en l'état. L'auteure y reste une semaine, retrouve des objets familiers : cette cheminée aperçue dans le film d'Eustache, où Alix décrit ses images, l'agrandisseur avec lequel elle réalisa ses tirages, un chapeau, des béquilles, les tableaux réalisés par la mère d'Alix après sa mort... Face à ces vestiges, elle ne cède cependant à aucune sorte de fétichisation. Ils ne lui serviront à rien. Elle s'en remet alors à cette seule vérité recevable : « Alix est morte, il faut faire advenir son œuvre. » Car l'intimité d'Alix Cléo Roubaud réside moins dans sa vie privée que dans ses textes et ses images. Pour éclaircir ce travail mal connu, le livre d'Hélène Giannecchini est précieux. Il décrit le rapport particulier qu'entretenait Alix Cléo Roubaud avec la photographie, dont elle disait :

« [Elle] n'est pas le réel, et beaucoup plus loin que le réel. » Un chapitre raconte la genèse de la série « Si quelque chose noir », qui n'a été montrée qu'après la mort de l'artiste. Funèbre et sublime séquence, où le corps d'Alix erre dans une pièce très sombre, se double dans les images, comme si elle était en train de glisser doucement vers une autre partie du monde.

Au terme de ce livre qui décrit l'univers tragique d'Alix Cléo Roubaud, mais aussi son goût immo-déré pour le partage et la joie, Hélène Giannecchini semble vouloir couper le lien. Le risque de l'appropriation pourrait menacer son projet. « Alix devenue chair à fiction ne me concernait pas. » Mais c'est bien une image vivante qu'elle nous a fait parvenir. ■

UNE IMAGE PEUT-ÊTRE VRAIE. ALIX CLÉO ROUBAUD, d'Hélène Giannecchini, postface de Jacques Roubaud, Seuil, « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 208 p., 23 €.

### Sans oublier

#### L'atelier de Crevel

René Crevel (1900-1935) s'est suicidé assez jeune, après une vie suffisamment pleine de passions amoureuses, artistiques, intellectuelles, d'engagements (le surréalisme, le dadaïsme, le communisme...), de ruptures (idem), de virevoltes intérieures, pour devenir une de ces belles légendes météoriques qui traversent l'histoire de la littérature, éclats fugitifs où une sorte de désir d'absolu prend corps. Sauf que c'est un corps bien éthéré, dès lors que, le temps étant passé, le souvenir l'emporte sur la présence, et la figure sur l'œuvre. Les éditions du Sandre, qui réunissent, pour la première fois, ses œuvres complètes, nous font entrer dans l'atelier d'un jeune homme, et le voici soudain beaucoup plus proche. En mêlant des textes de circonstance, autobiographiques ou politiques, des articles de critique littéraire ou artistique (les uns et les autres souvent inédits), à ses poèmes, à ses six romans publiés, à son septième, *Le Roman cassé*, qu'il choisit de laisser inachevé, cette somme révèle une œuvre à la recherche d'elle-même, imparfaite, passionnante par le désir même de se dépasser, d'aller plus loin, qui la porte tout entière. René Crevel vécut et écrivit avec une intensité dont la trace, enfin rendue à sa richesse, à sa profondeur, bouleverse et électrise, comme si tout recommençait. ■ FLORENT GEORGESCO

► Œuvres complètes, de René Crevel, texte établi, présenté et annoté par Maxime Morel, Le Sandre, deux tomes, 864 p. et 832 p., 45 € chacun.

#### La terre et les morts

L'un était poète, l'autre, jardinier. Devenus amis on ne sait plus guère comment, un jour de l'été 1914, dans Holland Park à Londres. Et ensuite engagés au même régiment pour cette guerre en France qui ne devait durer que jusqu'à la Noël. Les éditions Belfond rééditent *Derrière la colline*, magnifique roman de Xavier Hanotte paru en 2000. Un texte sur la terre, les morts et la mémoire. Cette flammèche de la conscience, vacillante mais toujours allumée tant que d'autres peuvent prendre le relais. *Derrière la colline* raconte le quotidien des tranchées et nous fait partager, entre fièvre et mauvais rêves, les peurs et la tristesse des hommes. Se creuse devant nous l'effrayante distance qui les séparait tous du reste du monde. Et qui, en dépit des commémorations et des anniversaires, ne cesse depuis de se creuser. S'il n'y avait les livres... ■ XAVIER HOUSSIN

► *Derrière la colline*, de Xavier Hanotte, Belfond, 434 p., 20 €.



## Jeanne Le Mithouard, force de la nature

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'existence d'une batelière du Morbihan, presque une géante, restituée par Cédric Morgan

FLORENCE BOUCHY

**I**ntrigué par une « courte impasse du petit port du Logeo (sur le golfe du Morbihan) », baptisée du nom de « Jeanne Le Mithouard », dont les archives n'ont conservé que le métier de « batelière-passagère » et la force et le courage qui lui valurent « en 1837 la médaille d'honneur des sauveteurs en mer », Cédric Morgan se prend à rêver la vie de cette figure locale dont la mémoire n'est entretenue que par cette plaque. A la manière du Flaubert d'*Une femme simple*, qui retrace la vie sans relief apparent de Félicité, *Une femme simple* s'attache au destin de Jeanne Le Mithouard, épouse Le Bars, née en 1778 et morte en 1842, que seule sa carrure distinguait. « Jeanne dépassait les hom-

mes les plus grands de la tête et des épaules, écrit-il. La largeur de son dos digne d'un portefaix, les muscles de ses bras que lui envierait un forgeron laissaient sans voix. Toute sa personne impressionnait. »

Le rapprochement avec l'œuvre flaubertienne, suggéré par le titre, pourrait paraître présomptueux. Il dit au contraire parfaitement la réussite de Cédric Morgan, et la voie exigeante qu'il a empruntée pour éviter les écueils du pittoresque, du régionalisme ou de la célébration vaine d'une époque révolue. Dans son sixième roman, l'écrivain rend compte de la simplicité d'une vie, qui se plie au rythme des jours et des marées, s'accommode des pesanteurs sociales et religieuses, mais connaît des moments d'intensité, dans lesquels s'éprouvent sa liberté et la singularité de son existence. Le mouvement d'écriture d'*Une femme simple* se révèle ainsi extrêmement romanesque, et porté par une forme inattendue de suspense, sans qu'à aucun

moment l'écrivain ne s'autorise les facilités de quelconques effets ou ajoute le moindre adjectif superflu.

Alors que son physique de géante semblait la destiner à effrayer d'éventuels prétendants, Jeanne Le Mithouard réalise un mariage d'amour avec un marin. Pour compléter le salaire de son mari, elle a l'idée – assez révolutionnaire – de se lancer dans une activité de batelière-passagère. « Aux mauvais jours, se dit-elle, charroyer objets et voyageurs, jusqu'à Sarzeau, distant d'environ une lieue, était une aventure ; les mener à Vannes, à cinq lieues, par

voie de terre, une expédition, voire une épreuve tant les routes étaient mauvaises, souvent impraticables des semaines durant (...). Elle offrirait donc de gagner du temps à moindre risque pour accomplir à la demande passagers, ballots, ca-

geots, paniers, cochons, chèvres, et volailles, barriques, sacs de grains, etc. » La force physique exceptionnelle dont elle est dotée fait d'elle la personne idéale pour naviguer dans les forts courants du golfe. Son courage et sa force d'âme l'amènent à se conduire en héroïne, sauvant de la noyade, à plusieurs reprises, des malheureux. Elle n'en tire pourtant aucune fierté.

On s'étonne encore un peu, en refermant le livre, d'avoir été à ce point captivé par une vie semblant n'entrer que si faiblement en écho avec nos questionnements contemporains. En racontant ce qu'aurait pu être l'existence de Jeanne, dont on ignore presque tout, si ce n'est les lieux qui l'ont circonscrite, le romancier met en lumière l'une de ces « vies minuscules » chères à Pierre Michon. Et nous interroge en retour sur les enjeux, esthétiques et éthiques, auxquels s'affronte tout écrivain lorsqu'il s'arroge le pouvoir – si contemporain – de dire la vérité d'une vie. ■

UNE FEMME SIMPLE, de Cédric Morgan, Grasset, 176 p., 16 €.

#### Deux enfants du siècle

Les histoires d'amour finiraient-elles toujours mal, comme dit la chanson ? Encore faudrait-il qu'elles commencent vraiment. Camille, la jeune narratrice de *Petits arrangements avec nos cœurs*, ne sait pas bien, au fond, ce qu'elle aime. Elle se raconte une passion qui l'emporterait corps et âme. Et croit la tenir en retrouvant Stanislas, le premier qui l'a embrassée quand elle avait 16 ans. Le roman de Camille de Peretti fait la chronique d'un amour en trompe-l'œil. Tout beau. Tout faux. Stanislas est devenu trader à Londres et l'argent coule à flots. Camille écrit des romans. Tous deux se persuadent que la vie est une fête. Boivent et voyagent beaucoup. Se déchirent en se vouvoyant. Pauvres petits enfants du siècle... ■ X. H.

► *Petits arrangements avec nos cœurs*, de Camille de Peretti, Stock, 234 p., 18,50 €.



## Avec « Ceux du Nord-Ouest », Zadie Smith se projette dans la tête de quatre habitants d'un quartier cosmopolite et pauvre de Londres. Superbe Chroniques du temps ordinaire à Willesden

FLORENCE NOUVILLE

En anglais, le nouveau roman de Zadie Smith s'appelle NW. NW comme « North West », le code postal du nord-ouest de Londres – un peu comme si un écrivain avait décidé d'écrire sur le quartier parisien de la Goutte-d'Or un livre intitulé « 75018 ». En français, l'éditeur a opté pour le moins énigmatique *Ceux du Nord-Ouest*, car c'est essentiellement à travers ses personnages que l'on voit bouger et respirer ce morceau de ville relativement peu connu de ce côté-ci de la Manche.

Où sommes-nous exactement ? Entre Kilburn, Brondesbury, Cricklewood et surtout Willesden, un endroit réputé pour sa forte population d'origine irlandaise et son importante communauté afro-caribéenne. Là vivent Leah, Felix, Nathan et Keisha, qui s'appelle désormais Natalie. Tous les quatre sont nés dans ce « Nord-Ouest » cosmopolite et pauvre. Tous les quatre ont grandi dans des tours qui, dans le roman (c'est la seule chose qui ne se vérifie pas sur le terrain), portent des noms de philosophes anglais, Hume, Locke, Russell, etc. Ils se sont croisés, connus, perdus de vue, et voilà qu'on les retrouve, des années plus tard, à l'approche de la quarantaine, dans ce quartier où Smith elle-même est née – avant de s'installer aujourd'hui à New York – et où bobos et miséreux coexistent désormais.

Quand s'ouvre le roman, Leah vient de se faire arnaquer par une femme à qui elle a donné 30 livres pour aller voir sa mère à l'hôpital, mais qui est en réalité toxicomane comme Nathan. Leah, qui prend la pilule en cachette de son mari Michel, n'a pas « bien réussi » dans la vie, contrairement à Keisha qui, en changeant de prénom, a tout gommé de son origine sociale et est devenue avocate d'affaires. Quant à Felix, il est, selon les mots de sa copine, un ex-dealer qui « s'efforce de ramener vers une petite vie bien conventionnelle ». Ces éclats d'existences, Smith en joue comme avec les fragments d'un puzzle. A chaque personnage correspond une manière de voir, un style, une couleur. On ne dira pas ce qui finira par les réunir. L'intrigue, d'ailleurs, a ici moins d'import-



A Londres.  
MARTIN PARR / MAGNUM PHOTOS

tance que dans les précédents romans (*Sourire de loup* ou *De la beauté*, Gallimard, 2001 et 2007).

### Prouesses de style

Dans *Changer d'avis* (Gallimard, 2013), Zadie Smith parlait du rapport entre littérature et géographie. De la manière dont lire peut conduire à déambuler dans un texte comme sur une carte ou dans une maison. « Les romans que nous connaissons le mieux possèdent une architecture, no-

### Extrait

« Pourquoi le moment doit-il se transformer ? Parfois le mari de la femme coupe en deux un poivron rouge, met les graines à part dans un bol, lui passe une courgette à éplucher et dit :

Chien.

Voiture.

Appartement.

Cuisiner ensemble, comme ça.

Il y a sept ans, tu étais au chômage. Et je lavais les cheveux. Les choses changent ! On avance, tu ne trouves pas ?

Vers quoi ? La femme l'ignore. Elle ne savait pas qu'ils étaient en route, ni dans quelle direction soufflait le vent. Elle n'a aucune envie d'arriver. En vérité, elle croyait qu'ils resteraient pour toujours nus dans ces draps et qu'ils ne connaîtraient jamais rien d'autre que la satisfaction. Pourquoi l'amour doit-il "avancer" ? Pour aller où ? »

CEUX DU NORD-OUEST, PAGE 39

taient-elle. Non seulement une porte qui conduit à l'intérieur et une autre à l'extérieur, mais des chambres, des couloirs, des petits jardins devant et derrière. » C'est la même chose dans ce Nord-Ouest qui habite les personnages et que nous-mêmes arpentons au point de l'habiter. Nous repérons des passages dérobés, pénétrons dans « d'exiguës pièces victorienne imprégnées d'humidité » et passons des pensées d'un personnage à celles d'un autre comme s'il suffisait de changer de trottoir. Les prouesses de style nous y invitent. Ici une page avec des blancs, des mots disposés comme un poème dont on comprend qu'ils symbolisent le flux de conscience (ou d'inconscience) de Leah. Là un clin d'œil surréaliste, le dessin d'une bouche faite de mots (« dent espace or dent plombage ») et renvoyant à l'image qui se surimpose lors d'une conversation, lorsque l'un des personnages ne voit plus de son interlocuteur qu'une bouche qui s'ouvre et qui se ferme.

Née à Brent en 1975, de père britannique et de mère jamaïcaine, Zadie Smith est la première de sa famille à avoir fait des études. Son père était représentant, ses grands-parents chauffeur de bus et femme de ménage. Son écriture semble faire la synthèse de

toutes ces vies. Sa prose est « multiculturelle », un mélange de parler soutenu et d'anglais de la rue, avec des bribes de comptines, un vers de Keats, une publicité... Elle est aussi « multidimensionnelle », comme si on y zoomait sans cesse d'avant en arrière, des collines d'Hampstead à un gros plan sur une clope mal roulée ou le tatouage d'une fleur enlacée sur un avant-bras.

A la question « Qu'est-ce qu'un bon livre ? », le regretté patron des éditions de Minuit, Jérôme Lindon, avait coutume de répondre par deux adjectifs : « C'est un ouvrage réconfortant et déconcertant. » Réconfortant parce qu'il nous aide à nous fausser compagnie, à prendre du champ pour nous voir de plus haut. Déconcertant parce qu'il introduit une rupture inattendue avec le trop familier. *Ceux du Nord-Ouest* possède ces deux qualités. On en sort déconcerté, au meilleur sens du terme, et réconforté de pouvoir encore être surpris. ■

CEUX DU NORD-OUEST (NW), de Zadie Smith, Gallimard, « Du monde entier », traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson, 416 p., 22,50 €.

### Sans oublier

#### Un vélo est-il un vélo ?

Si vous avez envie de vous distraire, faites un test simple : demandez à la personne en face de vous de dessiner un vélo. Vous verrez que peu y parviennent, alors que le vélo existe depuis très longtemps. Comme quoi, il n'est pas si facile de se représenter quelque chose qui a pourtant déjà été inventé. C'est l'une des morales des sept histoires de Peter Bichsel, auteur suisse né en 1935 : ce n'est pas parce que les choses existent qu'on les connaît. Pour aller plus loin : ce n'est pas parce que les choses sont nommées qu'elles existent. Et pour aller plus loin encore : ce n'est pas parce que les choses sont universellement connues qu'elles sont vraies. Cette mise en doute aux allures cartésiennes flirte, entre crédulité et incrédulité, avec les frontières poreuses du savoir. La formule de Gertrud Stein, « Une rose est une rose est une rose », ne peut ainsi convenir au vieil homme qui doute déjà qu'une table soit une table. Les personnages de ces *Histoires enfantines* ne sont en effet pas des enfants mais, en général, des hommes âgés qui ont quelque chose de touchant, parce qu'ils ne se contentent plus de vérités toutes faites. Mais ils ont aussi quelque chose d'effrayant parce que, têtus et méthodiques, ils finissent par s'isoler du monde dans leur désir de vérité. De belles histoires saturniennes. ■

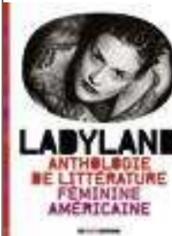
PIERRE DESHUSSES

► *Histoires enfantines*

(Kindergeschichten), de Peter Bichsel, traduit de l'allemand (Suisse) par Claude Maillard et Marc Schwyer, Le Nouvel Attila, 124 p., 15 €.

### Pas de sentiments

Les titres des nouvelles suffisent à donner la tonalité de cette anthologie de littérature féminine underground : « La drogue c'est cool », « Berceuse pour une pute », « Sexpérience... ». *Ladyland* réunit vingt-cinq textes à caractère semi-autobiographique écrits par des Américaines, dans la lignée de William S. Burroughs ou de Hunter S. Thompson. Fille d'une mère dépressive et d'un dealer pornographe, Lisa Carver a décidé de se prostituer à 20 ans dans un salon de massage. D'autres furent aussi strip-teaseuses, activistes punk, journalistes gonzo, romancières post-hippies. Dans ces récits expurgés de toute sentimentalité, on boit, on se défonce. Les femmes tuent leurs amants, s'aiment entre elles, se frottent à des barres de *lap dance*, fréquentent des soirées fétichistes. Un visage de l'Amérique rebelle. ■



MACHA SÉRY

► *Ladyland.*

Anthologie de littérature féminine

américaine,

traduit de l'anglais

(Etats-Unis) par

Ariane Bataille,

Patrice Carrer et

Anne-France Mistral,

13<sup>e</sup> Note, 496 p., 24,95 €.

## Sauvé par Oskar Schindler

Leon Leyson fut le plus jeune juif à échapper aux nazis grâce au célèbre Juste. Il a raconté son histoire peu avant sa mort

MACHA SÉRY

Leon Leyson venait juste de remettre son manuscrit à son éditeur lorsqu'il mourut, le 12 janvier 2013, à l'âge de 83 ans. Ses souvenirs de la Shoah, il les avait gardés pour lui jusqu'au succès de *La Liste de Schindler*, de Steven Spielberg (1993). Tiens, cet épisode intéressait donc le grand public ? A la sortie du film, il consentit à rencontrer un journaliste. Son incroyable histoire, celle du plus jeune juif sauvé par Oskar Schindler, fit la « une » du *Los Angeles*

*Times*. Ses élèves, ainsi que ses collègues du lycée technique de Fullerton, en Californie, où il enseignait depuis trois décennies, découvrirent à cette occasion ce que sa famille avait enduré pendant la seconde guerre mondiale. Leon Leyson entreprit de donner des conférences aux Etats-Unis, son pays d'adoption, et au Canada.

Elles lui permirent de coucher sur papier cette autobiographie, publiée en France comme en Amérique dans une collection « jeunesse », car elle est écrite en mots simples et restitue le regard d'enfant qu'avait Leon Leyson à l'époque. Ce bouleversant livre de témoignage se présente d'abord comme un hommage rendu à Oskar Schindler, cet industriel

allemand qui sauva plus de 1 000 personnes en les faisant travailler dans des usines de munitions. « Il avait berné les nazis, explique Leyson, leur faisant croire que nous étions indispensables à l'effort de guerre, tout en sachant que beaucoup d'entre nous, dont moi, ne possédions aucun savoir-faire ».

### Faire preuve d'audace

Dernier d'une fratrie de cinq enfants, Leib Lejzon, qui américanisa son nom lorsqu'il émigra aux Etats-Unis, en 1949, fêta ses 10 ans le 15 septembre 1939, à Cracovie, en Pologne, au moment de l'invasion germano-soviétique. Bientôt, il n'eut plus le droit de fréquenter l'école ni de s'asseoir sur les bancs publics ou de pren-

dre les transports en commun. Un jour, des nervis de la Gestapo tabassèrent son père sous ses yeux, puis ce fut le départ pour le ghetto. Quinze mille personnes parquées dans un quartier conçu pour en loger 5 000, mourant de faim ou du typhus. Régulièrement, les nazis y procédaient à des rafles. Ils emmenèrent ainsi l'un des frères de Leon, Tsalig, qui, comme son père, travaillait à l'époque pour Schindler. Celui-ci intervint mais Tsalig refusa d'abandonner son amoureux. A l'image de son protecteur, le petit Leon fit preuve d'audace. Lorsque le ghetto de Cracovie fut liquidé, il changea de file subrepticement afin de suivre sa famille plutôt que de grossir les convois voués à l'extermination. Désespéré et

amaigri jusqu'aux os par des mois de privations et de mauvais traitements, il eut le culot d'interpellier un officier allemand. « Je suis sur la liste, mais quelqu'un a rayé mon nom, lui ai-je dit. » La liste en question était celle des employés de Schindler quittant le sordide camp de Plaszow, dirigé par le commandement SS Amón Göth, surnommé « le boucher d'Hitler », pour les baraquements de l'usine d'Emalia. L'enfant, dont le regard fixait l'énorme boucle de ceinturon ornée d'une croix gammée, se permit d'insister. Le militaire hésita, grommela, puis lui fit signe de rejoindre le groupe en partance. Le gamin remonta la file et glissa sa main dans celle de sa mère... Leon Leyson raconte la solida-

rité qui régnait dans le ghetto et au camp, la faim et l'effroi qui le tenaillaient sans cesse, le désespoir de son frère David, chargé d'exhumer les corps entassés dans les fosses communes pour les transporter vers des bûchers, l'hostilité dont furent encore victimes les juifs rescapés de la Shoah lorsqu'ils revinrent à Cracovie en août 1945. Père puis grand-père, jamais il n'oublia l'homme qui l'appela affectueusement « le petit Leyson » et qu'il revit en 1965. ■

L'ENFANT DE SCHINDLER

(The Boy on the Wooden Box),

de Leon Leyson, avec Marilyn

J. Harran et Elisabeth B. Leyson,

traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Juliette LÉ, PKJ, 222 p., 15,90 €.

## Collectivement face à la page blanche

L'écrivain, créateur solitaire ? Pas tant que ça : une trentaine d'entre eux se sont réunis pour réfléchir à leur art dans « Devenirs du roman (volume II) »

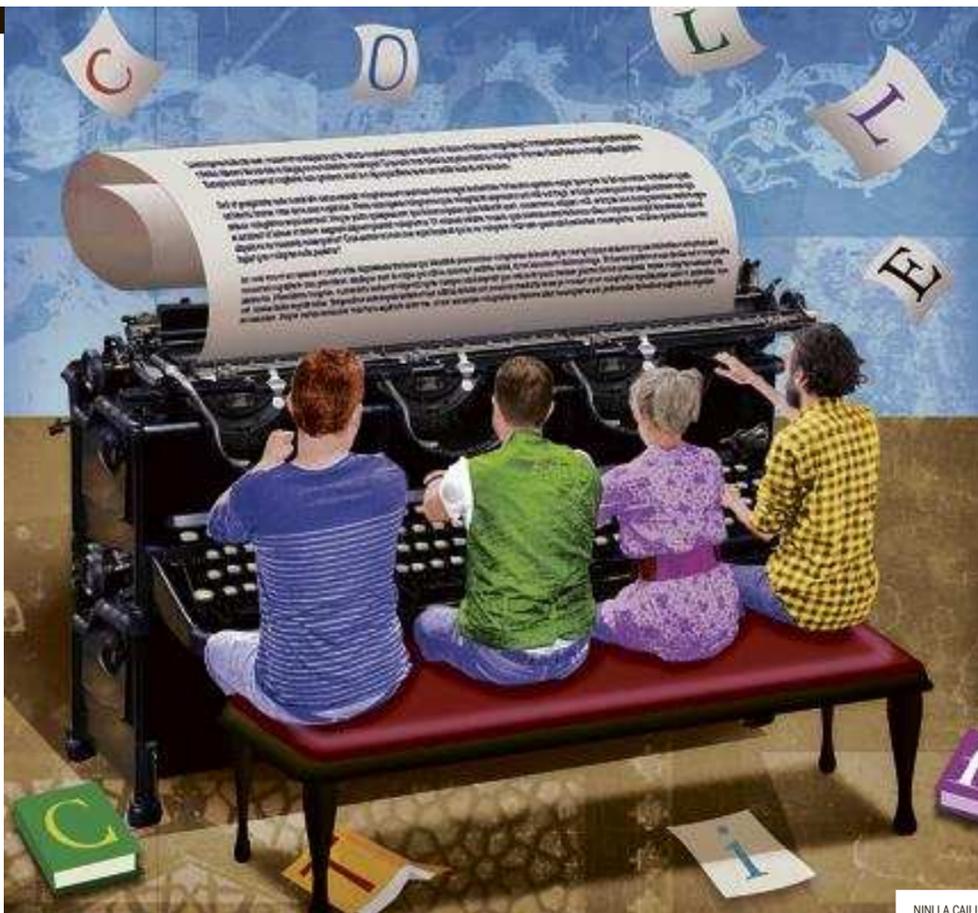
STÉPHANIE DUPAYS

S sept ans après *Devenirs du roman*, recueil de textes et d'entretiens dans lequel vingt-sept auteurs français s'interrogeaient sur les enjeux et le devenir de la fiction contemporaine, le collectif Inculte publie un second volume, réunissant vingt-quatre écrivains, autour de la question, plus resserrée cette fois, du matériau dans l'écriture. Au-delà de la qualité, assez étonnante, des textes réunis, et de la diversité des signatures qui comptent parmi les plus stimulantes du paysage littéraire français contemporain, c'est la démarche de travail qui intrigue. En rupture avec l'image mythique du romancier seul et aut centré, les auteurs, membres d'Inculte et « compagnons de route » occasionnels ou de longue date, revendiquent une volonté d'échange et de partage autour de leur propre travail qui s'étend, pour certains, jusqu'à une pratique collective de l'écriture.

C'est bien du désir de travailler ensemble que procède ce second ouvrage. « *Le travail autour du premier volume nous avait beaucoup plu, beaucoup soudés, si bien que nous avons eu envie d'en faire un autre* », raconte Mathieu Larnaudie, l'un des fondateurs du collectif. « *On est devenu amis en faisant ensemble la revue. Cette histoire d'amitié a eu immédiatement des conséquences esthétiques, on n'était pas jaloux de notre individualité, de notre petit style perso, on était dans la friction, dans l'échange* », complète Arno Bertina, également fondateur du collectif. D'abord rassemblé autour de la revue *Inculte*, puis de la maison d'édition du même nom, le collectif Inculte pratique, depuis sa création en 2004, des travaux qui vont de l'édition à la rédaction d'un roman écrit à quatorze et non signé (*Une chic fille*, 2007). Le thème, « *comment chacun se débat avec son bout de réel ?* », ainsi que le formule Oliver Rohe, lui aussi à l'origine du collectif, a émergé de discussions entre auteurs. Contrairement à d'autres groupes littéraires, le collectif n'est pas clos sur lui-même et s'ouvre, le temps d'une collaboration plus ou moins suivie, à d'autres auteurs.

## Une passion pour l'époque

Plusieurs écrivains, dont les préoccupations semblaient converger avec celles du collectif, ont donc été contactés pour répondre



NINI LA CAILLÉ

à cette question : « Avec quoi faites-vous vos romans ? » L'un d'eux, Vincent Message, dont la réflexion sur les *Romanciers pluralistes* (Seuil, 2013) a intéressé le collectif, raconte : « *La réflexion s'est faite en cadavre exquis, chacun planchant de son côté à partir d'un appel qui dessinait seulement un horizon. La méthode est intéressante, car elle permet de constater après coup combien les approches que les auteurs imaginent spontanément sont diverses.* » Diverses, les contributions à l'ouvrage le sont tant dans leur ton, introspectif, parodique ou érudit, que dans la forme d'écriture, qui va de l'essai à tendance universitaire au microrécit, en passant par le collage ou la performance ludique. A l'image des matériaux dont il est question dans le livre : entretiens, images, données fournies par les réseaux sociaux ou coupures de presse. En filigrane se lit une passion commune pour l'époque : « *Aucun auteur ne raconte comment il a passé trois ans à la BNF à éplucher des manuscrits médiévaux* », résume Mathieu Larnaudie. C'est peut-être cela qui relie le collectif Inculte et les auteurs qui gravitent autour de lui, même s'ils refusent de se ranger derrière un étendard ou de se définir par un manifeste.

## Extrait

« *Pourtant il se pourrait que la littérature la plus intéressante, aujourd'hui, soit celle qui décide de sortir de [la] zone de confort et d'aller chercher ses matériaux loin d'elle-même, dans des régions du réel que l'écrivain connaît peut-être moins bien, mais qui l'attirent, sans qu'il en sache précisément les raisons, sans forcément qu'il ait les capacités ou le besoin de les élucider. [Il s'agit] d'aller chercher, loin de soi et de la littérature, quelque chose qui fasse écho à un trouble en nous, à une préoccupation de longue date – de sorte que la réalité la plus extérieure se trouve soudain accrochée, reliée au plus intime.* »

DEVENIRS DU ROMAN (VINCENT MESSAGE), PAGE 21

Plusieurs lignes de force se dégagent, les textes paraissent s'enchaîner naturellement, se compléter, se répondre ou s'opposer. Le collectif a fait un important travail d'agencement et d'organisation du volume pour guider le lecteur, en classant les contributions en quatre sections, qui ont trait à la langue, aux lieux, aux matériaux réels ou virtuels et à l'alchimie de la création romanesque. Là encore, l'écriture collective, cependant moins présente que dans le premier volume, réapparaît en ouverture de chaque partie afin d'en esquisser les contours.

La lecture, par chaque contribu-

teur, des autres textes, est finalement un moyen d'entrer dans le laboratoire de ses collègues et de voir comment ils se débrouillent avec cette question cruciale qu'est l'utilisation du document. Dans le cas d'Hélène Gaudy, par exemple, la participation à l'ouvrage a accompagné un projet d'écriture fondé sur un matériau nouveau pour elle, les archives et les témoignages, ce qui a suscité des interrogations, notamment éthiques, sur la façon de rendre compte des paroles recueillies. C'est dans cette perspective qu'elle a lu le texte d'Olivia Rosenthal, davantage rompue aux entretiens. D'autres contributeurs pensent aussi faire leur miel des réponses esquissées dans le livre : « *Je ne sais plus quel écrivain américain disait que, si un auteur en vient à parler boutique avec un confrère, c'est uniquement dans l'espoir secret de s'assurer que l'autre est aussi fou que lui* », s'amuse Jakuta Alikavazovic qui, si elle avoue ne « *pratiquer la littérature qu'en solitaire* », espère dégager de la lecture des contributions des autres des réponses à ses propres questionnements. De même Philippe Vasset se dit-il impatient de « *voir comment des écrivains dont [il est] proche et qui ont à peu près [son] âge, répondent, de leurs points de vue et avec leurs outils, à des questions qui nous traversent tous* ». Au fil des lectures, les approches se confrontent et s'enrichissent, apportant un démenti cinglant à une vision du champ littéraire faite d'individualisme et de concurrence. ■

C'est d'actualité

## Maigret à la trace

La librairie numérique Feedbooks a cartographié les crimes résolus par le commissaire Maigret. Ce qui permet de constater que le policier inventé par Simenon a beaucoup sillonné la France. Il a enquêté sur des meurtres aussi bien à Concarneau qu'à Antibes, Porquerolles, Sancerre, La Rochelle ou au Havre. A Paris, on note une forte concentration d'homicides aux alentours du métro Lamarck-Caulaincourt. Rien, en revanche, dans les 13<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> arrondissements.

## Contre la violence

L'écrivain irakien Ahmed Saadawi a remporté le 7<sup>e</sup> Prix international de la fiction arabe pour son roman « *Frankenstein à Bagdad* ». Dans ce livre, un chiffonnier entreprend de créer un monstre vengeur à partir des lambeaux de chair des victimes fauchées par les attentats quasi quotidiens. « *Mon livre adresse un message au lecteur : nous ne pouvons pas mettre fin à la violence avant d'en comprendre les raisons, et toute attitude passive équivaut à un encouragement tacite de cette violence* », a déclaré l'auteur.

## Fitzgerald restauré

Les Presses universitaires de Cambridge viennent de rééditer l'ultime recueil de nouvelles de Francis Scott Fitzgerald (1896-1940) paru de son vivant. *Taps at Reveille* rassemble des textes écrits à la fin des années 1920 et au début des années 1930. La nouveauté est que les éditeurs de Cambridge se sont référés aux manuscrits de l'auteur. Ils ont donc restauré tout ce qui avait été censuré à l'époque : allusions sexuelles, jurons, blasphèmes, passages touchant aux préjugés raciaux, ethniques ou religieux, références à l'ivresse et à la prise de drogue. Le but de cette nouvelle édition est, bien sûr, de rendre à l'œuvre originale son intégrité, mais aussi de montrer combien le romancier était plus incisif et réaliste qu'on ne le croyait.

## « Il faut qu'ils fassent un bouquin sur les mollusques de Franche-Comté, à ce moment-là, il n'y aura pas de problèmes »

C'est le coup de gueule poussé par notre collaborateur, le dessinateur PLANTU, contre les éditions Bayard. Celles-ci ont en effet décidé de ne pas publier le livre qui accompagne le documentaire *Caricaturistes, fantassins de la démocratie*, de Stéphanie Valloatto, qui sera présenté en sélection officielle hors compétition au Festival de Cannes et sortira en salles le 28 mai. En cause, un dessin montrant l'ancien pape Benoît XVI en train de sodomiser un enfant, visant à dénoncer la pédophilie au sein de l'Église catholique. Plutôt que de retirer la caricature incriminée, Plantu et Radu Mihaileanu, qui a coécrit et produit le film, ont préféré chercher un autre éditeur. C'est donc Actes Sud qui le publiera fin mai.

## L'aventure continue

La Belle Aventure n'est pas près de se terminer. La librairie du centre-ville de Poitiers qui porte ce joli nom ne fermera pas ses portes, grâce au soutien de ses clients. Endettée à hauteur de 100 000 euros, elle avait lancé un appel aux dons, durant l'été 2013, qui lui avait déjà permis de recueillir 75 % de la somme due. Pour le dernier tiers, elle propose aux lecteurs de verser 200 euros, à valoir sur leurs achats de la rentrée de septembre 2014. Il faut 150 « prêteurs » pour mettre la librairie à l'abri.

## Matière à fictions



TÉMOIGNAGES, archives, informations, chiffres... auxquels s'ajoute la vague déferlante des données charriées par Internet : ce n'est pas la pénurie de documentation qui caractérise la condition de l'écrivain moderne, mais plutôt son excès. Autant d'occasions de susciter et de nourrir la fiction ou, au contraire, de l'ensevelir sous « *le poids mort du réel* ».

Vingt-quatre auteurs racontent ici comment le matériau surgit, se travaille, résiste et s'insère dans l'écriture. Ainsi, pour Maylis de Kerangal, le lieu joue un rôle important dans la naissance d'un livre : « *L'écriture doit nidifier quelque part.* » Vincent

Message, quant à lui, s'interroge sur la façon d'incorporer les discours non littéraires, « *l'hermétisme des codes professionnels et l'aridité des jargons* ». D'autres, comme Emmanuelle Pireyre, offrant une variation aussi riche qu'enlevée sur le thème « *comment ne pas être une data victim* », ou encore Oliver Rohe, témoignent d'un rapport ambivalent au document. Partagé entre une « *pulsion souterraine pour le texte autarcique* » et le besoin d'augmenter ses propres souvenirs, ce dernier raconte son cheminement, de la méfiance initiale (« *Je devais même éviter de tomber dessus par accident, sur une archive ou un document, de peur qu'ils entravent l'effort d'écriture, condamnent ses perspectives* ») à l'acceptation de « *cette part impersonnelle* » génératrice de fiction.

Sous le prisme du rapport au matériau se révèlent les choix esthétiques de chacun, en un mot le style. Au-delà des singularités se dessine une littérature ancrée dans son époque et qui ose s'y frotter. ■ ST. D.

## DEVENIRS DU ROMAN (VOLUME II).

ÉCRITURES ET MATÉRIAUX, d'Emmanuel Adely, Jakuta Alikavazovic, Philippe Artières, Arno Bertina, Patrick Beurard-Valdoye, Nicole Caligaris, Claro, Thomas Clerc, Marie Cosnay, Tristan Garcia, Christian Garcin, Hélène Gaudy, Maylis de Kerangal, Mathieu Larnaudie, Hélène Ling, Vincent Message, Emmanuelle Pireyre, Christophe Pradeau, Charles Robinson, Oliver Rohe, Olivia Rosenthal, Anne Savelli, Joy Sorman et Philippe Vasset, Inculte, « *Essais* », 352 p., 22 €.

# Les obsessions de Mr King

Des monstres, des enfants et l'univers devenu fou des classes moyennes : « Joyland », le nouveau roman du maître américain de l'horreur, Stephen King, est un concentré de son art. Démonstration

FRANÇOIS ANGELIER

Si l'on en croit les deux pulpeuses pin-up des *fifties*, une brune, une rousse, ornant la couverture de l'édition américaine sortie en juin 2013 chez Hard Case Crime (un petit label de Titan Books spécialisé dans la réédition de classiques du polar anglo-saxon et l'édition originale de textes noirs contemporains), *Joyland*, de Stephen King, serait un hommage fervent à la culture « pulp », au thriller « hard-boiled » et au film noir. Dans l'édition française, le ton est différent. Les *girls* ont disparu pour laisser place à un décor gothique. Albin Michel nous invite à passer sous l'arche illuminée d'un inquiétant parc de loisirs où les attractions se dressent dans le crépuscule, telles de menaçantes machines de guerre. La vérité est au carrefour. En publiant pour la seconde fois un roman chez Hard Case Crime, après *Colorado Kid*, paru en 2005, King a voulu saluer les ouvrages qu'il dévorait dans sa jeunesse : « *Hard Case est un retour aux livres que j'aimais étant enfant. Nous habitons à la campagne et ma mère n'allait qu'une fois par semaine faire des courses à l'épicerie, confie-t-il. Moi, je me carapatais illico au drugstore Robert's, où ils avaient deux présentoirs de polars en poche. Je me souviens de l'accroche d'un roman nommé Liz : "Elle touche le fond et rebondit encore plus bas".* » Cet hommage prend la forme d'une intrigue où se croisent et s'épient, au cœur du parc de Joyland, croque-mitaine et pin-up, ados songeurs et *serial killer*, touristes hilares et Mike Ross, l'enfant infirme. Nous sommes en 1973. On trouve dans ce roman ce qui fait l'essence du monde selon King : des monstres, des enfants et l'univers devenu fou des classes moyennes.

**Howie** A l'horizon du roman, il y a Canobie Lake Park, un authentique parc plus que centenaire (il a ouvert en 1902), situé à Salem (New Hampshire), riche d'attractions et de souvenirs : Duke Ellington et Frank Sinatra se produisirent dans son théâtre ; l'ouragan Carol pulvérisa, en 1954, ses montagnes russes. King s'est inspiré de ce lieu pour bâtir Joyland, qu'il localise en bord de mer, à Heaven's Bay, en Caroline du Nord. C'est en apparence un éden ludique, une terre promise pour estivants en goguette qui y goûtent, sous le regard de la mascotte locale, « Howie le chien gentil », une béatitude végétative. Innocence passagère, car King nous dévoile vite l'envers du décor, sa machinerie grinçante : sous la fourrure synthétique des peluches géantes dansant le hokey pokey suent des figurants exténués. La cartomancienne est une veuve de Brooklyn qui n'a l'accent hongrois que seize semaines par an. Les « Hollywood Girls », qui tirent le portrait des clients, fixent sans le savoir des silhouettes d'assassins. A Joyland, les salles de repos s'appellent des... « catacombes ». Le parc d'attractions est, comme le palace de *Shining*, un lieu



Stephen King.  
FRANÇOIS SECHET/LEEMAGE

rêvé pour King, à la fois auteur naturaliste et conteur fantastique, en ce qu'il lui offre une forme concentrée de réalisme social et une véritable parade des mythes culturels. Un espace, tout à la fois, d'ébats insouciant et de menaces latentes, familier et piégé. Dans *Le Talisman* (Robert Lafont, 1986), le vieux bluesman Speedy Parker, qui met le jeune héros sur la voie de la guérison magique, travaille dans un parc de loisirs ; le héros de *Dead Zone* (Latès, 1984), avant d'affronter la mort, teste ses pouvoirs dans une fête foraine.

**Croque-mitaine** Pas de Stephen King sans croque-mitaine, figure d'une laideur fabuleuse, tireur de ficelles gentiment angoissant, aussi rassurant qu'un mol oreiller bourré de plumes de vautour. L'ambiguïté des figures familières, à la fois rassurantes, attractives et maléfiques, est au cœur de son monde prosaïque et abyssal. Qu'on se souvienne de Grippe-Sou le clown, un des avatars du démon dans *Ça* (Albin Michel, 1988), inspiré du *serial killer* John Wayne Gacy, ou des « gentils » vieillards vampiriques de *Docteur Sleep* (Albin Michel, 2013). Dans *Joyland*, il se nomme Bradley Easterbrook. Le fondateur du parc est présenté comme un « Jésus de l'attraction » aux allures vampiriques : « *Un grand vieillard incroyablement maigre... Sa longue figure pâle était couverte de verrues et de boutons, et se raser devait être une torture pour lui, mais il était rasé de près.* » Démurge, il édicte la loi organique de cet éden planifié : « *Vous êtes ici pour vendre*

*du bonheur. En échange des dollars chèrement gagnés de vos clients, vous distribuerez de la joie.* » Sorcier sardonique, il s'applique à faire des vacanciers « de bons gros lapins dodus qui ne demandent qu'à s'amuser, à bondir de manège en manège, de boutique en boutique ».

**« Parlure »** *Joyland* a permis à King de se délecter de la « parlure » (*carny language*), le patois des forains, argot à usage interne qui fait crépiter les dialogues : « *Je suis allé sur des sites Internet où l'on trouvait le parler forain* », dit-il. Dans cet idiolecte, fort bien rendu en français, les visiteurs payants sont des « *ploucs* » ou des « *lapins* », le mauvais payeur un « *raquedal* », celui qui n'aime pas faire la queue « *un mouton bêlant* » et celui qui exige un remboursement un « *pétardier* ». Le chaland ainsi considéré, on comprend pourquoi les forains attendent avidement la dernière heure d'ouverture, dite « *badaboum* ». Le recours à l'argot ou au langage familier joue, chez King, dans le sens du réalisme sociologique, une pratique qui tout à la fois fonde les personnages dans la masse, les singularise et rend encore plus fort leur possible mutation en figure hostile.

**Fantôme** Avant d'être un thriller fantastique, *Joyland* est un récit de formation, celle de Devin Jones, dit « Jonesy », irlandais de 1,86 m et « *puceau de 20 ans* » qui n'a pour affronter la vie qu'une vieille Ford, trois jeans, quatre slips, un cœur brisé par Wendy Keegan, le désir d'écrire

pour le *New Yorker*. *Joyland* n'est d'abord pour lui qu'un job d'été, un pis-aller, qui le contraint à résider chez miss Shoplaw, « *une princesse de conte de Grimm vieillie* ». Mais, peu à peu, « *les fantômes viennent à sa rencontre* » et le réel tremble sur ses bases : contact avec l'au-delà et approche du sexe, ruses du métier, menaces de mort, expérience du mal et combat d'hommes. Ce héros, futur écrivain raté, fait écho aux autres figures d'auteurs (et d'auteures) présentes chez King, depuis Ben Mears, dans *Salem* (Alta, 1979), écrivain qui revient, à ses risques et périls, dans la maison de son enfance, jusqu'à la mammy poétesse de *Docteur Sleep*, en passant par Mike Noonan, romancier stérilisé par la mort de sa femme, dans *Sac d'os* (Albin Michel 1999) ou Paul Sheldon, auteur torturé par sa lectrice fanatique Annie Wilkes (*Misery*, Albin Michel, 1989).

**Maison de l'horreur** Disciple de Poe et de sa *Maison Usher*, de Shirley Jackson et de la *Maison du diable*, King aime à localiser l'effroi, à le focaliser en un lieu : Overlook Hotel dans *Shining*, mais également Marsten House, dans *Salem*, ou la tanière du mal de Neibolt Street dans *Ça*. Réputée « *tunnel de pelotage* », la Maison de l'horreur est la « *poche de froid* », « *l'attraction obscure* » de Joyland, le *no fun land* où, parmi les squelettes cliquetants, les zombies en caoutchouc et les pierres tombales en carton-pâte, Linda Gray a bel et bien été égorgée au rasoir, l'année 1969, par « *l'homme à la casquette* ». Son spectre implorant hante, depuis, l'endroit.

**Enfant** Une image hante Stephen King : un enfant en chaise roulante jouant au cerf-volant sur une plage. Matrice de *Joyland*, elle a donné naissance à Mike Ross, gamin dystrophique, cloué à sa chaise, sur qui veille sa mère Annie, championne de tir et modèle de douceur. Contrechamp du croque-mitaine, Mike est l'enfant médium du roman, figure obliquée de l'univers romanesque de Stephen King. Les spectres viennent à lui et il suit les pensées d'autrui. Son tour sur la grande roue de Joyland est le cœur extatique du roman : « *Maintenant, je sais ce que ressent mon cerf-volant.* » Les pouvoirs paranormaux semblent, chez King, ne pas être donnés pour rien : Danny Torrance (*Shining*, *Docteur Sleep*) est voyant mais alcoolique, Mike Ross anticipe l'avenir et lit les pensées d'autrui, mais c'est depuis sa chaise d'infirme condamné ; héritiers tous deux du John Smith de *Dead Zone*, qui doit traverser le glacial tunnel du coma pour lire l'avenir. ■

## Repères

**1947** Stephen King naît à Portland (Maine).

**1969** Il rencontre sa future femme Tabitha Jane Spruce, qu'il épouse en 1971. De leurs trois enfants, deux sont également écrivains.

**1974** *Carrie* (Gallimard, 1976).

**1977** *Shining, l'enfant lumière* (Alta, 1979).

**1978** *Le Fléau*, roman-fleuve post-apocalyptique et chef-d'œuvre (Alta, 1981).

**1981** *Anatomie de l'horreur* (Le Rocher, 1995), réflexion sur l'art fantastique, sa théorie et sa pratique.

**1986** *Ça* (Albin Michel, 1988).

**1999** Il est victime d'un grave accident (il est percuté par une camionnette pendant son jogging), dont il se remet rapidement.

**2011** 22/11/63 (Albin Michel, 2013).

## Avec les montreurs d'ombres

AGÉ DE 61 ANS, rescapé d'un cancer, Devin Jones épiluche ses souvenirs. Ceux de 1973 sont sans doute les moins fanés. L'été de cette année-là, le cœur en miettes, il fut employé au parc d'attractions de Joyland. Epaulant une mère et son fils infirme, enquêtant sur un meurtre, il a découvert l'amitié, l'amour charnel, la violence perverse, la souffrance et la mort.

*Joyland* n'égale pas le voyage temporel de 22/11/1963 (Albin Michel, 2013), ni *Docteur Sleep* (Albin Michel, 2013), suite du

mythique *Shining* (Alta, 1979). Mais il permet à Stephen King, outre une délectable virée dans le monde forain, de méditer sur les pratiques perverses des montreurs d'ombres, ludiques ou religieuses, et de nous souffler à l'oreille que le contraire du paradis n'est pas l'enfer, mais un éden loti, tarifé, et rentable. ■ FR. A.

**JOYLAND, de Stephen King, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Océane Bies et Nadine Gassie, Albin Michel, 334 p., 21,90 €.**

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

## Lettre morte

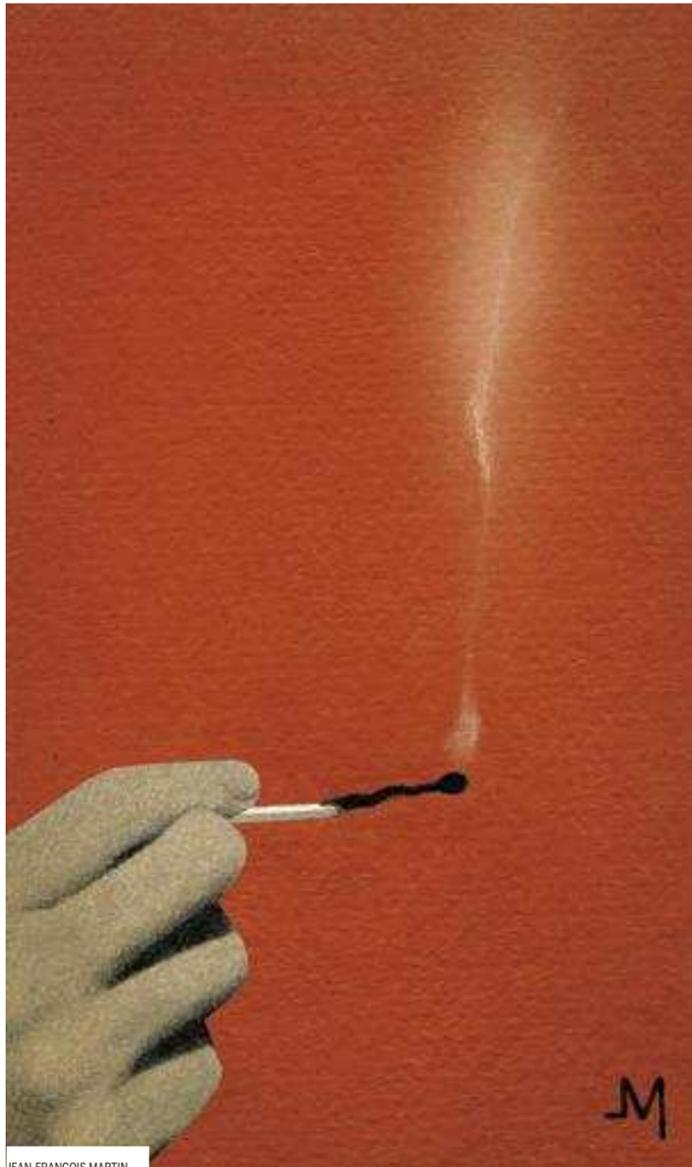


GAÉTAN SOUCY est mort au mois de juillet dernier, brutalement, à 54 ans, bien avant d'avoir écrit son dernier mot.

Mais le talent ne protège pas. Dans son cas, peut-être même l'exposa-t-il davantage aux périls. Car ce talent le vampirisait, il était avide de son intensité, de son angoisse, il lui fallait l'irritation sans cesse avivée de sa sensibilité d'écorticé vif. C'est usant, bien sûr. A force, c'est tuant. Gaétan Soucy laisse six ou sept livres, au nombre desquels deux chefs-d'œuvre, *La Petite fille qui aimait trop les allumettes* (Boréal, 1998), dont le succès le désorienta durablement, et *Music Hall !* (Seuil, 2002), dont le moindre succès ne lui réussit pas mieux. Ce sont des livres étrangers à tout lignage, des hapax, apparus dans notre monde comme s'ils étaient plutôt les mythologies de peuples imaginaires, où tous les sentiments sont de jeunes serpents surpris au sortir de l'œuf, avant que l'écaïlle ne se forme, déjà vieille, avant que des mots convenus ne les nomment, déjà vieux, avant qu'ils ne s'enveniment. La cruauté et l'innocence ne se sont pas encore séparées, ni les sexes ; l'intelligence dégoûtée n'a pas pris ses distances avec la sensation. En résulte aussi un humour que les lecteurs québécois ont mieux compris que les lecteurs français, effarés et admiratifs.

Nous ne nous serons jamais rencontrés ; nous nous sommes beaucoup écrit. La sévère déontologie qui interdit au critique d'évoquer ses amis ne saurait valoir sur le terrain neutre du cimetière. Certes, je vais parler d'un livre dans lequel Pierre Jourde, un ami vivant, signe également un petit texte, mais il marche lui aussi dans le cortège des affligés. Car nous sommes malheureux, Gaétan Soucy est mort, un grand écrivain, un homme étonnant.

Disons-le tout net, le livre qui paraît aujourd'hui sous un titre un peu naïf, *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*, est avant tout un livre d'éditeur, déconcertant et discutable. Cette longue lettre d'amour fut bel et bien adressée par Gaétan Soucy à une étudiante avec laquelle il avait noué une intense quoique chaste relation. Elle finit par prendre le large sans s'expliquer et se mura dès lors dans un silence auquel il ne put se résoudre. Cette lettre est une exhortation tour à tour naïve, lyrique, manipulatrice, une vraie lettre d'amoureux blessé, écrite « au fil et au feu de la plume, en pleine éruption ». Il s'agit de persuader la jeune fille, rebaptisée ici Amélie, qu'elle n'a tout simplement pas le droit de renier une histoire si belle, qu'elle le fait pour de sottes raisons, contre son cœur, qu'il lui revient donc de veiller sur eux,



JEAN-FRANÇOIS MARTIN

sur le sentiment unique qui les lie et ne se peut délier. Et il ose cette phrase qui ne manque ni de superbe ni de toupet : « Je t'entends me supplier depuis l'avenir de tout mobiliser aujourd'hui pour te convaincre. »

Il y a du calcul dans cette lettre, sans doute, de la stratégie, mais il en va ainsi de toute lettre d'amour et de toute littérature. Cette histoire concerne en outre un écrivain et une étudiante en lettres, elle fut dès le début tissée de mots. « Est-il vrai qu'on peut s'attacher une jeune fille par l'écriture ? », se demandait déjà Kafka

**N'OUBLIE PAS, S'IL TE PLAÎT, QUE JE T'AIME, de Gaétan Soucy, avec la participation de Suzanne Côté-Martin, Pierre Jourde, Catherine Mavrikakis et Sylvain Trudel, Noir sur blanc, « Notabilia », 96 p., 11 €.**

non sans espoir. Le lecteur, lui, se demande parfois si Gaétan Soucy ne s'est pas monté le coup, brûlé à sa propre flamme. Nous ne le saurons pas et d'autant moins qu'Amélie, celle qui ne se prénomme pas Amélie et n'est pas le personnage d'une fiction, n'a pas donné suite à cette lettre.

Mal conseillé, je le crains, désireux surtout de rompre son propre silence d'écrivain, si douloureux pour lui, non moins pénible pour ses lecteurs impatients, Gaétan Soucy s'est résolu à trousseur un petit roman épistolaire à partir de cette lettre vive devenue lettre morte. Il a esquissé lui-même une courte réponse d'Amélie. La mort survint et ce texte demeura en l'état. Animée des meilleures intentions, je n'en doute pas, l'éditrice

**Une exhortation tour à tour naïve, lyrique, manipulatrice, une vraie lettre d'amoureux blessé, écrite « au fil et au feu de la plume, en pleine éruption »**

Brigitte Bouchard décida alors « d'inviter des écrivains à se glisser dans la peau d'Amélie pour clore la correspondance entre le professeur et l'étudiante ».

Et c'est là que le bât blesse. Car si Pierre Jourde se livre au jeu avec prudence et profite surtout de l'occasion pour évoquer indirectement sa propre rencontre avec Gaétan Soucy – « On sait, lorsque l'on se trouve en face de toi, que c'est de l'essentiel qu'il s'agira, qu'on ne perdra pas de temps en simulacres » –, les deux premiers contributeurs, les écrivains québécois Sylvain Trudel et Catherine Mavrikakis, font un portrait du professeur, rebaptisé Philippe, en prédateur pervers. Un ogre travesti en Pygmalion, narcissique et sournois. « Tu me dépossèdes de tout ce que je suis », écrit la seconde sans s'aviser, semble-t-il, que c'est elle qui s'exprime abusivement au nom d'une vraie demoiselle qui a choisi de se taire. A la décharge des auteurs, il leur est plus ou moins suggéré d'oublier le caractère autobiographique de cette lettre. Hasardeuse entreprise, donc, et très grinçant hommage. Ce devait être un Tombeau, nous ne sommes pas loin de la profanation de sépulture. Demeurent d'autres beaux inédits de Gaétan Soucy qu'il faudra prendre le temps et le soin d'éditer avec tout le respect dû à cet écrivain majeur. ■

Premier roman

ANTOINE COMPAGNON  
professeur au Collège de France

## Un amour de Proust



APRÈS LA MORT de sa mère, en attendant que l'appartement de son oncle, boulevard Haussmann, fût prêt à l'accueillir, Proust se réfugia à l'Hôtel des Réservoirs, à Versailles, durant l'automne de 1906. On ne savait pas jusqu'ici comment il y avait occupé son temps. Il se mettrait deux ans plus tard à *La Recherche*, mais le chagrin causé par la perte de sa mère le plongeait dans une terrible détresse. Pourtant, des idées de roman remuaient déjà sous son crâne.

Pierre-Yves Leprince nous apprend tout sur la vie quotidienne de Proust cet automne-là. Celui-ci avait-il déjà été le héros d'un roman ? D'autres écrivains y sont passés, comme Rimbaud, prédisposé à la fiction par le mythe de son silence : on a eu *Rimbaud le fils*, de Pierre Michon (Gallimard, 1991), et, cette saison, *Rimbaldo*, de Serge Filippini (La Table ronde, 152 p., 16 €.), qui imagine la journée des personnages rassemblés auprès de l'ancien poète en 1880, sur la photo retrouvée à la terrasse du Grand Hôtel de l'Univers à Aden.

Un jeune garçon qui partage ses journées comme apprenti détective en ville et comme coursier à l'hôtel tourne autour de Proust. Il s'introduit chez lui un jour que celui-ci a perdu son carnet, ce fameux carnet oblong où Proust devait jeter les rudiments de son roman en 1908 (tant pis pour l'anachronisme). Familier de *La Lettre volée* de Poe, il sait vite le retrouver. Ainsi commence leur camaraderie, faite de rendez-vous, de brouilles et de confidences, de fous rires et de sanglots, où l'on reconnaît notre auteur.

La vie d'hôtel a toujours quelque chose de romanesque. On le sait grâce à Proust et à son Grand Hôtel de Balbec. Entre le grand escalier et l'escalier de service, entre les étages nobles et les combles, ce sont d'incessants manèges, et les valets satisfont les désirs les plus innocents comme les plus pervers des maîtresses et surtout des maîtres. Notre jeune homme promène au travers des vices et des vertus de Versailles et de Paris la plus imberbe des naïvetés.

Rocambolesque à souhait

Fallait-il que ce livre tournât au roman policier ? Le carnet de Proust disparaît de nouveau. Cette fois, il a été volé par un serveur jaloux. Un domestique meurt étrangement, et Proust mène l'enquête, avec la finauderie dont il fait preuve quand (allais-je dire) il traque Albertine. Carlo Ginzburg soulignait naguère la parenté entre Proust et Conan Doyle, et un carnet passé en vente l'an dernier chez Christie's, aujourd'hui à la BNF, relate une folle filature de l'écrivain dans les rues de Paris. Tout cela est compliqué, rocambolesque à souhait, et le meurtre n'en est pas vraiment un. De multiples histoires dans l'histoire, certaines très adventices et peu indispensables, ralentissent l'intrigue. Des personnages s'inventent quand on a besoin d'eux. Mais la complicité de Proust et de son gamin tient le coup. Ils font de la musique, non pas comme M. de Charlus et Morel, car ce jeune homme inculte s'est révélé d'une érudition lyrique invraisemblable, familier de Charpentier et de Massenet.

Il a vieilli (l'auteur de ce premier roman n'est pas non plus un jeune homme) ; il est presque centenaire quand il relate ses souvenirs de 1906. Entré dans la police, il a continué de fréquenter Proust à Paris et nous promet d'autres secrets, par exemple sur le mystérieux second voyage de l'écrivain à Venise. Ce livre est proustien par son goût des potins, sa curiosité pour les tics de langage, les cuirs de chacun, les idiosyncrasies de prononciation. Et nous savons désormais que Proust disait « de suite » et « pèlerinage ». ■

LES ENQUÊTES DE MONSIEUR PROUST, de Pierre-Yves Leprince, Gallimard, 424 p., 21 €.

## Chaque maison contient le monde entier



HABITER depuis longtemps un presbytère en briques rouges, bâti en 1851 dans le comté du Norfolk, l'une des plus belles campagnes anglaises, ce n'est vraiment pas une raison suffisante pour écrire un livre de 600 pages sur l'invention de la chasse d'eau, l'énigme de la révolution néolithique et les façons de dormir au Moyen Âge, sans compter quantité d'autres questions, au premier regard insolites autant que disparates. Le bâtiment a beau être « plein de coins et de recoins, avec un toit irrégulier, des pignons à bordures et de coquettes cheminées de style prudemment gothique », cela ne justifie en rien de se pencher sur l'invention du mais par les Méso-Américains, ni sur celle de la tapette à souris, à Leeds, en 1897, par James Henry Atkinson, quinquagénaire de son état. Sauf si l'on s'appelle Bill Bryson.

UNE HISTOIRE DU MONDE SANS SORTIR DE CHEZ MOI (At Home. A Short History of Private Life), de Bill Bryson, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Hinfray, avant-propos de Mario Pasa, Payot, 604 p., 24 €.

Né aux Etats-Unis en 1951, venu en Grande-Bretagne découvrir l'Europe, cet arpenteur de temps et d'espace s'est ancré au Vieux Continent, avant de repartir visiter le Nouveau Monde avec d'autres yeux. De ces voyages, il a fait des livres savoureux, devenus des classiques en leur genre. Ce qu'il aime : écarts, décalages, détails, énigmes infimes et interminables. Savoureux conteur, capable d'in vraisemblables digressions dont on ne s'aperçoit presque pas, tant elles sont fluides et semblent

naturelles, notre homme a quand même osé proposer *Une histoire de tout, ou presque...* (Payot, 2007), où il tenait parole !

Il récidive, en s'embarquant cette fois dans un tour de sa maison pour mieux tenter de faire le tour du monde. Le presbytère du Norfolk servira donc à explorer,

avec allégresse et nonchalance, l'histoire de la civilisation et cette collection d'aventures surprenantes de ce qu'on nomme, faute de mieux, l'évolution de l'humanité. Dans la vraie-fausse candeur, Bill Bryson est passé maître. Ses questions les montrent. D'où viennent donc les maisons ? A quoi les reconnaît-on ? Comment s'organisent-elles ? Comment chacune des pièces, depuis l'entrée jusqu'au grenier, s'est-elle inventée, agencée, perfectionnée ? A quelle époque voit-on chacune apparaître, pourquoi, et avec quelles conséquences ? Voilà sa trame de départ. A l'arrivée, il a rempli son contrat, on s'en doute. Mais le vrai plaisir, on l'a déjà compris, tient à sa verve, son sens du baroque, son goût du détail fou mais pertinent.

Délicieusement loufoque

Ainsi apprend-on qu'il y avait 79 personnes le matin et 86 l'après-midi, le dernier dimanche de mars 1851, aux offices du pasteur Marsham, pour qui on ve-

Figures libres

ROGER-POL DROIT

nait d'édifier, exactement contemporaine du plus célèbre mais bien plus éphémère Crystal Palace de l'exposition universelle de Londres, la bâtisse servant ici de machine à explorer le monde. Sans dévoiler à quoi sert cette précision, il convient d'ajouter qu'elle finit par conduire à la naissance du téléphone, à la farineuse consommation d'eau des habitants de la Rome antique et au cadavre âgé de 5 000 ans du chasseur Ôtzi exposé au musée de Bolzano, dans le Haut-Adige... Instructive et délicieusement loufoque, cette histoire du monde fait songer à une encyclopédie revue et corrigée par Tristram Shandy. On déguste donc avec plaisir cette immense documentation, transformée par le style de Bryson en un catalogue de presque tout, mêlant perplexités, conquêtes savantes, réponses introuvables et silhouettes excentriques, au fil de quantité de pique-niques érudits, et goûteux. ■

Double assassinat, physique en capilotade et moral en berne : rude hiver pour le shérif Longmire, sympathique héros de Craig Johnson

## Chasse à l'homme par -25 °C

POLAR

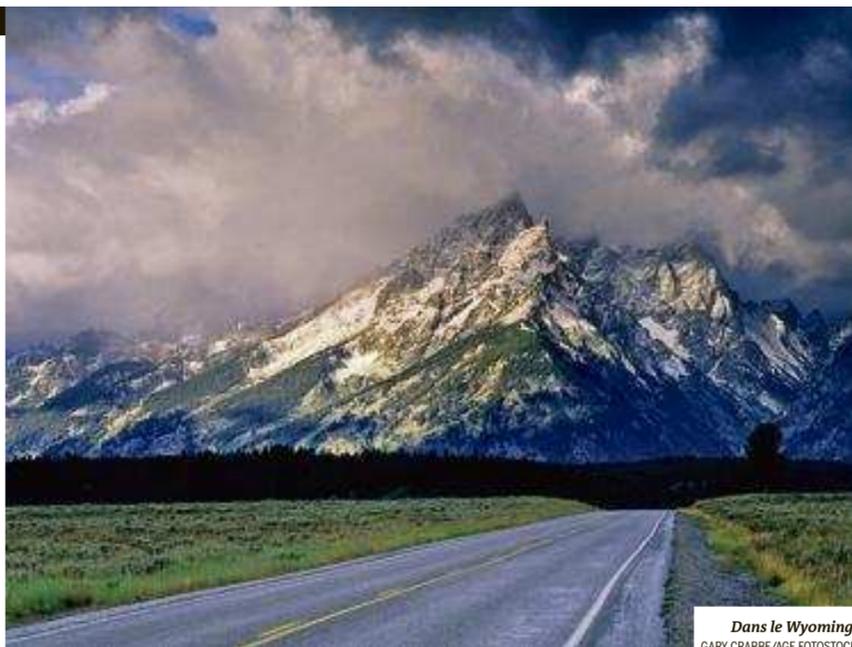
MACHA SÉRY

Il suffit de croiser un jour Craig Johnson pour que sa silhouette reste gravée dans votre mémoire : haute carrure, Stetson vissé sur la tête, santiags, ceinture à la grosse boucle en argent sculpté et rire jovial. L'auteur, propriétaire d'un ranch voisin de réserves Cheyenne et Crow dans le Wyoming, porte beau. En revanche, son héros, également chapeauté, est bien moins fringant : depuis un coup de fusil reçu dans le genou, le shérif bourru Walt Longmire claudique. A quoi s'ajoutent un coude enflé, une épaule douloureuse, des migraines à répétition, une déchirure de la rétine qui pourrait bientôt le rendre aveugle et, au fil de sa nouvelle enquête, une fesse mordue jusqu'au sang par un chien féroce, le visage brûlé par l'aspersion de gaz lacrymogènes... Physique en capilotade et moral en berne. Las de traquer les criminels, l'adjoint de Walt donne ici son préavis et sa coéquipière, Vic, avec laquelle il entretient une liaison, multiplie les accès de mauvais humeur devant son incapacité à s'engager.

Et, comme chaque année, l'hiver rigoureux donne au shérif la furieuse envie de décamper au Nouveau-Mexique. Avec des températures avoisinant les -25 °C, le

**Dans le Wyoming, on juge logique de vendre des armes à un individu qui se promène pieds nus et en peignoir**

comté (fictif) d'Absaroka (Wyoming) vit au ralenti. Le meilleur ami de Walt, un vieil Indien Henry Standing Bear, surnommé Nation Cheyenne, dort gracieusement en prison en attendant de régler ses problèmes de tuyauterie gelée. Et il n'est guère aisé de poursuivre un meurtrier quand les jambes s'enfoncent dans la poudreuse jusqu'à mi-cuisse. « Nous étions partis pour la plus lente chasse à l'homme de l'histoire des Hautes Plaines. » C'est pour des phrases comme cel-



Dans le Wyoming.  
GARY CRABBE/AGE FOTOSTOCK

les-là, ainsi que pour son talent à croquer des barjots taiseux, des vieilles dames indignes, des septuagénaires aussi crades que fleur bleue, que l'on admire tant Craig Johnson, qui sait marier western et polar en toutes saisons.

Walt Longmire éveille aussi la sympathie. Car cet homme-là, aussi imparfait soit-il, a du flair et de la compassion pour ses concitoyens, qui le rendent souvent perplexe. Comment diable peut-on se retrouver traîné sur quatre kilomètres par une corde en Nylon attachée au pare-chocs arrière d'une Oldsmobile Toronado pour avoir ramoné sa cheminée ? Dans le Wyoming, on juge naturel qu'un perroquet s'arrache les plumes à la suite d'une dépression vieille de dix ans, et logique de vendre des armes à crédit à un individu qui se promène pieds nus et en peignoir. On y ment effrontément aux forces de l'ordre – oui, parfaitement, cette immense plantation de marijuana ne sert qu'à notre consommation personnelle. Soupçons.

L'intrigue criminelle de ce sixième titre de la série « Walt Longmire » traduit en français – cinq depuis sont parus aux

Etats-Unis – débute par la découverte d'un pouce dans une décharge municipale. Le propriétaire, indemne, est vite identifié et le dossier bouclé. Enfin, on le croit, jusqu'à l'assassinat du propriétaire de ladite déchetterie, puis celui du principal suspect – un jeune propriétaire immobilier. Pour un enquêteur, la neige possède un avantage : elle laisse des empreintes... Craig Johnson manifeste ici un humour aussi mordant que le froid qui sévit à Absaroka. Fait rare, les aventures de Walt Longmire ne donnent, dans l'invention et l'écriture, aucun signe de faiblesse. Résumons : une nouvelle fois, on se régale. ■

**MOLOSSES**  
(*Junkyard Dogs*),  
de **Craig Johnson**,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par **Sophie Aslanides**,  
**Gallmeister**, 336 p., 23,40 €. **Signalons**, du même auteur,  
par la même traductrice, la parution  
en poche d'Enfants de poussière  
(*Another Man's Moccasin*), **Gallmeister**,  
« Totem », 372 p., 10,20 €.

BANDE DESSINÉE



## Batman Blues

BATMAN A 75 ANS et... toutes ses dents, ce qui n'est pas une mince performance quand on considère l'ensemble des exploits qu'il a accomplis depuis sa création, en 1939, par le dessinateur Bob Kane. C'est sa personnalité complexe – super-héros sans pouvoir surnaturel, et d'une humanité inconnue de ses collègues justiciers – que l'éditeur français Urban Comics se propose d'explorer avec la réédition – en noir et blanc, s'il vous plaît – de cinq récits majeurs (et récents) des aventures de l'homme-chauve-souris.

L'opération ne pouvait pas ne pas inclure l'incandescent *Dark Knight Returns*, scénarisé et dessiné par Frank Miller en 1986. L'ouvrage met en scène un Batman quinquagénaire reprenant du service, après dix ans d'inactivité, dans Gotham City infestée par la criminalité : action et introspection garanties.

Maître de la narration morcelée, Miller crée une atmosphère étouffante en mêlant les monologues de son héros au flux continu des chaînes de télévision. Il brasse au passage des thèmes forts de l'Amérique des années Reagan : la violence urbaine, la surinformation, la peur du nucléaire, le cynisme politique... Noir et blanc aidant, on sort KO de la relecture de « son » Batman. ■ **FRÉDÉRIC POTET**

► **Batman. The Dark Knight Returns**, de Frank Miller, Urban Comics, « DC Essentiels », 208 p., 29 €.

## L'usure du couple tue

Sous les dehors d'un roman de prétoire, un fin récit introspectif de Thomas H. Cook

NOIR

CHRISTINE ROUSSEAU

Une narration circonscrite aux dix jours d'un procès ; des témoins qui défilent devant un accusé mi-hagard, mi-rêveur ; des joutes oratoires entre un procureur sornois et un avocat rusé... En apparence, tout concourt à ranger le dernier livre de l'Américain Thomas H. Cook, son dix-septième traduit en français, dans la catégorie des romans de prétoire. Mais, bien vite, derrière le vernis procédural se découvre le récit douloureusement introspectif de Samuel Madison, un professeur de lettres que de multiples éléments semblent accuser du meurtre de sa femme, Sandrine, atteinte d'une maladie dégénérative.

**Trame serrée**

A-t-il fait montre une fois encore de lâcheté, en hâtant la fin de son épouse et, avec elle, celle d'une vie conjugale ternie par l'ordinaire des jours ? Vingt ans après

leur voyage de nocces, qu'étaient-ils devenus l'un pour l'autre ? Des ennemis au point de tuer, pour lui ? Ou, plus machiavélique encore, pour elle, au point de donner à son suicide les apparences d'un meurtre, afin d'accabler ce mari qui l'avait négligé et trompée ?

Sur une trame serrée, complexe, où s'entrecroisent les préjugés d'une petite ville et ceux d'un intellectuel hautain, mais également les réminiscences d'un homme coupable de s'être éloigné de lui-même et des autres, Thomas Cook dissèque avec finesse l'usure d'un couple, ses mensonges et ses non-dits. Et glisse dans les plis délicats et mélancoliques de ce dernier message d'amour l'esquisse d'une rédemption. ■

**LE DERNIER MESSAGE DE SANDRINE MADISON**  
(*Sandrine's Case*),  
de **Thomas H. Cook**,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par **Philippe Loubat-Delranc**,  
**Seuil**, « Policier », 400 p., 21 €. **Signalons**, du même auteur,  
par le même traducteur, la parution en poche de Mémoire assassine, **Points**, « Roman noir », 330 p., 7,60 €.

## Trans|Poésie

**DIDIER CAHEN**, poète et écrivain

## Ténors...

Trois livres de poésie, on vit avec et on choisit des vers. On se laisse porter ; on tresse alors les œuvres pour composer un tout nouveau poème.

*Que la magnolia explose que la canne couve  
Que le troglodyte se découvre  
Que les jonquilles s'ouvrent*

*Ensemble ranimées  
Elles groupent les hin, hin, hin, hin,  
His, ticque, torche, lorgne, brededin*

*Dans mon cœur, c'est semailles à tout vent,  
Grenaille de cosses d'âme éclatées*

Veiller ! unique impératif qui tient Fabienne Raphoz (née en 1961) à flot. Elle greffe, dans une subtile géographie du texte, une plongée dans les désastres écologiques qui ravagent la planète et une virée au plus profond d'elle-même pour affronter la perte de sa mère.

Corser le réel, ouvrir des brèches dans le mur de l'époque, soumettre l'informulable au dégel de la langue : tout Beck (né en 1963) à la manœuvre... On suit le combat serré pour délivrer la forme du chaos. Ça parle, ça chante, ça bouge dans tous les sens...

Irremplaçable Poezibao. Le site Web de Florence Trocmé suit l'actualité de la poésie avec une acuité confondante. Ici, la disparition de la poétesse américaine Maxine Kumin (1925-2014), Prix Pulitzer en 1973, mais qui reste pratiquement inconnue en France.

**Terre sentinelle**, de **Fabienne Raphoz**, illustrations d'Ianna Andréadis, éditions Héros-Limite, 184 p., 18 €. **Opéradiques**, de **Philippe Beck**, Flammarion, « Poésie », 496 p., 20 €. **L'Effet**, de **Maxine Kumin**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Migrenne, Poezibao (Poezibao.typepad.com).

## Humour

### Death metal didgeridoo

On connaissait les caméras cachées et les canulars téléphoniques. L'Américain John Lindsay a inventé un nouveau genre. Depuis 2009, son site DontEvenReply.com restitue les conversations hilarantes qu'il engage avec des particuliers à propos de la vente de leur voiture, leurs offres d'emploi, de covoiturage ou de colocation. *J'irai pourrir vos petites annonces* en est un florilège. Des chats à adopter ? L'homme est intéressé, pour les donner en pâture à son tigre du Bengale. Conter des histoires à un groupe d'enfants lors d'une petite fête d'Halloween lui paraît dans ses cordes. Il a combattu en Afghanistan et peut raconter l'épisode du taliban sans tête ou celui de l'explosion d'une chèvre sur une mine antipersonnel. Il peut aussi apporter son fusil d'assaut semi-automatique. Un groupe de « death metal hardcore » recherche un chanteur ? Qu'à cela ne tienne, il joue très bien du didgeridoo. Oui, son fils tétraplégique ferait très bien l'affaire comme déménageur d'appoint. L'employeur potentiel décline la proposition avec amabilité. L'épistolier insiste :

« Pourriez-vous venir lui annoncer en face que vous le détestez et ne voulez pas l'embaucher ? Ce serait la moindre des choses. » Par où l'on voit que l'humoriste a mauvais esprit, l'humour frappé au coin du non-sens et la furieuse envie de se faire insulter. Nous, on applaudit. ■ **M. S.**

► **J'irai pourrir vos petites annonces. Mails d'un connard** (Emails From an A\*\*hole), de **John Lindsay**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Victor Cebron de Lisle, Chiflet & Cie, 160 p., 12,95 €.

## Agenda

► **17 mai : « Convention manga » à Creil (Oise)**

Projections de films d'animation, démonstrations d'arts martiaux et diverses expositions animeront cette journée à la Faiencerie. Parmi les auteurs en dédicace : Celadone, Antoine Dodé, Chiaki Miyamoto, Sinath, Pandore, Mirah Kim. De 10 heures à 18 heures. [www.lavilleauxlivres.com](http://www.lavilleauxlivres.com)

► **Du 22 au 25 mai : Imaginales à Epinal (Vosges)**

C'est la 13<sup>e</sup> édition de ce festival consacré à la littérature fantasy, aux contes et légendes, au thriller d'anticipation et au roman historique. Cette année, le pays invité est l'Espagne. 130 auteurs et illustrateurs venus du monde entier sont attendus pour rencontrer le public. 70 cafés littéraires, grands entretiens, conférences et tables rondes, notamment sur les uchronies, la culture zombie, les tueurs à gages et les mercenaires, marqueront les quatre journées de cette manifestation. Didier Daeninckx, Roger Martin, Patrick Pécherot, quant à eux, débattront du roman policier historique. [www.imaginales.fr](http://www.imaginales.fr)

Eric Jennings

L'historien publie « La France libre fut africaine », qui rappelle l'importance, dans l'épopée gaulliste entre 1940 et 1943, de l'Afrique coloniale

# La Libération a débuté à Brazzaville

JULIE CLARINI

La Libération de la France s'est faite en plusieurs étapes. C'est l'intervalle compris entre 1940 et 1943, quand Brazzaville était la capitale de la France libre, qu'éclaire l'historien franco-canadien Eric Jennings, professeur à l'université de Toronto. Dans *La France libre fut africaine*, il redonne vie aux premiers Français libres africains, issus de l'Afrique-Equatoriale française (AEF) et du Cameroun, ralliés dès l'été 1940, dont l'apport fut décisif pour la victoire de la vision gaulliste.

**Vous soutenez dans votre ouvrage que les principaux fondements de la France libre ne se situent pas à Londres, mais en Afrique. Appelez-vous à une révolution de nos représentations ?**

Je préfère l'idée d'un recadrage, dans la mesure où je ne veux pas minimiser le fait que le général de Gaulle était principalement à Londres. Mais il était lui-même conscient que ses assises institutionnelles se situaient à Brazzaville et que sa légitimité dépendait des territoires coloniaux ralliés à l'été 1940, principalement l'AEF et le Cameroun. On se souvient de l'appel du 18 juin, mais on oublie presque à quel point les positions de cette France libre étaient fragiles à ses débuts. Or ce sont ces territoires africains qui lui apportaient hommes, ressources naturelles, impôts, poste émetteur. De Gaulle les érigea très rapidement en une zone nouvelle, qu'il appelle « Afrique française libre ». Le *Journal officiel* y était imprimé. Il y eut environ 17 000 Africains recrutés dans l'armée de la France libre entre 1940 et 1943, chiffre tout à fait considérable, qui représente entre le tiers et la moitié des Français libres.

Et, pourtant, on a tendance à peu penser à cette Résistance extérieure. C'est d'autant plus étonnant qu'elle est centrale dans le combat pour la légitimité. Pensons à la bataille de Koufra (dans le Sud libyen) en 1941 : c'est la première victoire de la France libre !

**Des ouvrages et des films, comme « Indigènes », de Rachid Bouchareb, en 2006, ont sorti de l'ombre la contribution des troupes nord-africaines**

**à la Libération. Celle des troupes noires est-elle aussi bien connue ?**

Non. Les historiens, et le public en général, se sont beaucoup plus intéressés à ce qu'on appelle « l'armée d'Afrique », c'est-à-dire des hommes issus du Maghreb qui se sont rangés derrière le général de Gaulle à l'été 1943. Ma contribution est de restituer le rôle des premiers Français libres africains, ceux de 1940, issus de l'ancien Oubangui-Chari [actuelle République centrafricaine], du Moyen-Congo [actuelle République du Congo], du Gabon, du Cameroun, du Tchad. Leur apport fut décisif pour la victoire des desseins gaullistes. Le mouvement libérateur est une flèche qui part de ce cœur africain pour rejoindre le Nord.

**Henri Laurentie, bras droit du gouverneur général de l'AEF Félix Eboué, lance à la Libération : « Les Noirs d'Afrique équatoriale ont, à leur façon, été de purs gaullistes. » Dans quelle mesure ces recrutements ont-ils été volontaires ? Quelles en étaient les motivations ?**

Il faut identifier toute une gamme de situations. En zone rurale, il y a eu beaucoup de recrutements forcés. L'administration militaire sous-traitait souvent cette tâche : elle demandait à des chefs de village de lever des troupes, ce qu'ils faisaient selon leurs propres critères. Il y eut aussi des recrutements dans des conditions douteuses : des hommes enrôlés sans comprendre le sens de leur engagement – parce qu'ils ne comprenaient pas la langue, par exemple. Des désertions avaient parfois lieu dès le lendemain. Et puis, il y a aussi des cas d'engagements volontaires, chez les lettrés notamment, particulièrement sensibles à ce qu'était le racisme d'Adolf Hitler, ou chez certains Camerounais ayant des souvenirs très négatifs de la présence allemande – qu'ils avaient connue de 1884 à 1916.

**Quel regard les officiers portaient-ils sur leurs troupes ?**

Là aussi, on observe une palette de réactions. Je pense à cet officier, tellement triste, en 1943, de voir les Africains de la première heure quitter son unité parce qu'il y avait une redistribution de ces troupes : il assure, en reprenant l'expression anglaise, qu'ils ont été de grands « *Free French Men* ». D'autres, en



Eric Jennings. SANDRA ROCHA

revanche, semblent peu apprécier les forces africaines, à l'image du général Leclerc, qui explique que ce sont les seules troupes à sa disposition, mais qu'il aurait préféré les glorieuses troupes marocaines et ouest-africaines. Le fait est que, en 1940, la France libre n'a pas le choix ; elle a très peu de colonies qui se sont ralliées à elle. Mais on insiste, dans le discours de l'époque, sur le fait que ce ne sont pas les fleurons de l'empire qui ont rallié la cause. Comme si c'était pour ces Français une souffrance supplémentaire de commencer leur combat depuis Brazzaville, et non depuis Alger ou Hanoï.

Les historiens ont déjà bien documenté les « blanchiments », le remplacement des troupes noires par des soldats du Maghreb et d'Europe en 1943 et 1944, en prévision de la guerre en Europe. J'insiste sur un document du général Leclerc, datant de 1943, dans lequel il demande expressément à ce que les troupes issues de l'AEF et du Cameroun soient remplacées par des troupes européennes et maghrébines. Adossé à un prétexte climatique, ce vieux préjugé, qui voudrait que les troupes noires africaines ne puissent

pas se battre en Europe, perdure – alors même que cette idée reçue avait été largement démentie lors de la première guerre mondiale.

**On apprend au passage que Jean-Bedel Bokassa (vers 1921-1996) fut un soldat de la France libre, avant de devenir le dictateur puis l'empereur autoproclamé de Centrafrique...**

En effet, il a puisé son prestige initial dans le ralliement du Moyen-Congo en août 1940. Mais ce qui me semble très intéressant, c'est qu'il n'en a pas été satisfait. Il s'est inventé un passé de Français libre sur les plages du Débarquement. Le fait même qu'il ait ainsi transformé la réalité révèle à quel point certaines troupes de la première heure se sont senties délaissées et quelle fut leur déception de ne pas avoir participé, en règle générale, à la phase européenne de la guerre. Il y eut toutefois d'importantes exceptions. Les bataillons de marche (BM) 4 et 5 issus du Cameroun ont combattu en Provence ; le BM 2 de l'Oubangui a nettoyé les poches de résistance allemande de l'Atlantique.

**Les populations de l'Afrique française libre payent-elles aussi un tribut à l'effort guerrier ? Vous écrivez que l'AEF a été saignée...**

Le niveau de vie se dégrade très rapidement, dès 1940, car il faut alimenter les besoins des Français libres et des Alliés. L'or, extrait dans des conditions artisanales très difficiles au Gabon et au Moyen-Congo, renfloue les coffres de la France libre – afin de réduire sa dépendance face aux Alliés. Mais le caoutchouc devient presque aussi précieux au lendemain de la chute des territoires alliés en Asie du Sud-Est. Le besoin en est désespéré. Pour y répondre, les Africains passent des journées interminables à déterrer des racines, à chercher des lianes caoutchouteuses. Cela a des conséquences très graves sur la vie et la santé des populations : des écoles entières, des jeunes gens, des femmes, parcourent la forêt à la recherche du caoutchouc, au ris-

que d'attraper la maladie du sommeil, alors en pleine recrudescence.

**Comment êtes-vous passé d'un travail sur « Vichy sous les tropiques » (Grasset, 2004) à ce moment africain de la Libération ?**

Dans les années 1990, alors que je lisais des textes sur le régime de Vichy, je me suis intéressé au débat sur le degré d'autonomie du régime de Vichy par rapport aux Allemands. Trouver un territoire où il y aurait eu Vichy sans les Allemands pouvait, me semble-t-il, éclairer le débat. L'historien américain Robert Paxton a cité le cas de l'empire comme un sujet qui était peu exploré. Ce livre, issu de ma thèse, montre que Vichy a bel et bien existé sans les Allemands et que les mesures au cœur de la révolution nationale ont été exportées tous azimuts à travers l'empire colonial français, depuis les lois sur la jeunesse jusqu'aux mesures discriminatoires à l'encontre des juifs et des francs-maçons. Et c'est en travaillant sur le régime de Vichy que j'ai compris l'importance des stations thermales pour le monde colonial. Vichy, et d'autres stations encore, regorgeaient d'organisations coloniales. A titre d'exemple, le père de Marguerite Duras, directeur d'école à Saïgon, s'est éteint à Plombières (Vosges), où il était en cure. Ces lieux étaient des bastions, des lieux de pouvoir, de sociabilité et de réseaux, où les administrateurs se rencontraient, nouaient contact. Il existait aussi des cures d'altitude dans les colonies, comme Dalat, au Vietnam, sorte de capitale officieuse où le gouverneur général passait la période la plus chaude de l'année. D'où mes deux livres suivants : *A la cure, les coloniaux* (Presses universitaires de Rennes, 2011) et *La Ville de l'éternel printemps. Comment Dalat a permis l'Indochine française* (Payot, 2013).

La France libre africaine, c'est l'autre versant de ma thèse sur Vichy sous les tropiques. Après avoir travaillé sur des zones qui étaient restées fidèles au maréchal Pétain – dans le cas de l'Indochine, jusqu'en 1945 ! –, je me suis demandé ce qu'il en était des territoires ralliés très tôt à la France libre. ■

## Une première Résistance décisive

TOUT EST DIT DÈS LE TITRE : *La France libre fut africaine*. Et même noire-africaine. Londres n'était en vérité qu'un port d'attache. C'est la conclusion d'une démonstration implacable, livrée en quelques chapitres bien construits, par l'historien Eric Jennings, spécialiste de l'empire colonial français du XX<sup>e</sup> siècle.

Le général de Gaulle puisait en effet sa légitimité, aux yeux des Alliés, dans le ralliement à l'été 1940 des territoires de l'Afrique-Equatoriale française et du Cameroun. Il fit de Brazzaville sa capitale et gagna ses premières victoires, comme celle de Koufra, en Libye,

en 1941, avec des troupes noires-africaines. Cette première Résistance, qui fut décisive, autant en termes symboliques qu'en termes de ressources humaines et matérielles, est ici restituée après un travail minutieux sur les archives, notamment des fonds en Afrique subsaharienne. L'attention portée à la dimension proprement africaine, « à la fois omniprésente et invisible » de l'épopée gaulliste, fait la force de l'ouvrage : le livre détaille à la fois la logique et la chronologie des ralliements et des avancées militaires, mais aussi les conditions d'enrôlement, la vie quotidienne, les discriminations, dans les équipements et l'alimenta-

tion, entre troupes blanches et noires se battant sous la même bannière frappée de la croix de Lorraine. Sans oublier l'effort de guerre, auquel contribuèrent les populations locales au prix d'un terrible durcissement de leurs conditions de vie.

Un travail salutaire, qui éclaire d'une autre lumière les rapports de la France avec ses anciennes colonies, au moment où l'armée française intervient en Centrafrique, qui fut de l'« Afrique française libre ». ■ J. CL.

LA FRANCE LIBRE FUT AFRICAINE, d'Eric Jennings, Perrin/Ministère de la défense, 384 p., 23 €.